

DP  
**parti**  
**pris**

Volume 5, numéro 7, avril 1968

75¢

**HASTA  
LA VICTORIA  
SIEMPRE!**



*DANS LE PROCHAIN NUMERO*

**à quoi sert parti pris : forum - débat**

**une interview avec françois aquin**

**des poèmes inédits de gaston miron et raymond lévesque.**

**anciens numéros de parti pris**

on peut se procurer les anciens numéros de la revue (à partir du no 1 vol. 1) en s'adressant :

— à la revue parti pris, c.p. 149, station "N", montréal

— aux dépositaires suivants:

Agence du livre français, 1249 Bernard O. Montréal.

Librairie Déom, 1247 St-Denis, Montréal

Librairie Renaud-Bray, 5219 Côte-des-Neiges, Montréal.

# sommaire

---

éditorial ..... p. 3

---

sur Pierre-E. Trudeau ..... p. 7

Québec politique — gilles bourque ..... p. 10

— pierre maheu ..... p. 11

québec syndical — gabriel gagnon ..... p. 13

politique internationale — philippe bernard ..... p. 14

---

## reportage:

— pierre renaud — robert tremblay ..... p. 17

---

Hasta la victoria siempre ! — roger soulière ..... p. 27

## Trois lettres à la découverte du Québec

— pierre baerel ..... p. 39

---

Phrase I de Serge Garant ..... p. 47

le québec en mots dit — pierre maheu ..... p. 50

les arts artistiques — thérèse dumouchel ..... p. 51

critique parallèle II — andré théberge ..... p. 53

d'exil fragment — patrick straram ..... p. 56

---

# parti pris

vol. 5 no 7  
avril 1968

revue politique et culturelle  
paraît tous les mois sur 60 pages

## rédaction et administration :

c.p. 149, station "N", Montréal 18, Québec

directeur: philippe bernard

comité de rédaction:

gilles bourque

jan depocas

gilles dostaler

thérèse dumouchel

gabriel gagnon

pierre maheu

luc racine

robert tremblay

maquettistes:

jacques des rosiers

rené bonenfant

administrateur: jean-claude robert

secrétaire: huguette corbo

trésorier: marc laliberté

collaborateurs :

jacques allard

denis arcand

rené beaudin

jacques brault

andré brochu

paul chamberland

pierre dasrosiers

raoul duguay

jacques ferron

charles gagnon

roger guy

robert maheu

gaston miron

michel pichette

jean-marc piotte

narcisso pizarro

jacques poisson

jean-robert rémillard

pierre renaud

patrick straram

andré théberge

gaétan tremblay

pierre vadeboncoeur

pierre vallières

distributeur: agence de distribution populaire,  
1130 LaGauchetière est, Montréal

tél.: 523-1182

la revue n'est pas responsable des manuscrits  
qui lui sont adressés.

reproduction interdite sans autorisation.

le numéro: 75¢

abonnement d'un an: \$6.00



# ***PARTI PRIS, le R.I.N. et le M.S.A.***

éditorial

La création du Mouvement souveraineté-association a perturbé l'équilibre déjà instable des forces politiques au Québec, écrivions-nous dans le dernier numéro. La gauche québécoise en général, et parti pris en particulier, s'interrogent sur la signification de la naissance de ce mouvement politique pour l'avenir du Québec et sur l'attitude à prendre. Cette interrogation reflète à nos yeux l'ambivalence de la gauche – ou des gauches ? – et sa difficulté à élaborer une stratégie unique dans un rapport de forces donné.

L'ambiguïté même du M.S.A. ne facilite pas l'analyse. Création d'un homme qui a été exclu d'un parti traditionnel, mais qui dans ce parti a longtemps symbolisé le dynamisme et le réformisme, le M.S.A. dès sa fondation a attiré dans son orbite de larges couches de la population en rupture avec les forces politiques conservatrices. D'un autre côté, la contradiction entre une souveraineté et une association étrangement reliées, la tentative de concilier indépendance et fédéralisme rend perplexe; par ailleurs l'absence de programme économique et social, même après la publication de "option Québec", se rapproche de la mystification.

Une première analyse nous permet toutefois de mettre en évidence les intérêts que représente le M.S.A. Tant par l'origine de classe de ses dirigeants que par cette ambiguïté idéologique, force nous est de conclure que le mouvement représente les intérêts de la néo-bourgeoisie nationale et d'une fraction progressiste de la petite-bourgeoisie. Cette néo-bourgeoisie nationale est celle qui partagea partiellement le pouvoir avec le parti libéral de 1960 à 1966 et qui chercha à utiliser l'Etat québécois pour mettre en place des mécanismes de contrôle et de gestion capitaliste. Ecartée du gouvernement à la suite de la victoire électorale de l'Union nationale, elle rompt son alliance avec la bourgeoisie traditionnelle pour regrouper ses forces. Cette néo-bourgeoisie réussit à attirer dans son giron une partie de la petite bourgeoisie, professionnels, technocrates, intellectuels, dont le dynamisme la pousse à rechercher d'autres voies dans son action.

Si le M.S.A. est déjà assuré de recevoir l'appui électoral d'une importante partie de la classe des travailleurs, dont la majorité des quelque 200,000 votes indépendantistes de juin 1966, son avenir comme parti politique demeure lié au programme qu'il sera appelé à définir et aux objectifs qu'il poursuivra. Au cours des prochains mois, le jeu politique du M.S.A. sera influencé par l'évolution du rapport des forces, et parmi celles-ci, trois pourraient être déterminantes.

D'abord les centrales syndicales. Leur volonté de politisation, le divorce croissant entre ses dirigeants et ses cadres locaux, en particulier sur la question constitutionnelle, les exigences de l'accréditation des unités dites nationales, la syndicalisation des fonctionnaires, voilà plusieurs facteurs qui empêchent de prévoir si les centrales appuieront ou n'appuieront pas le M.S.A. ou demeureront neutres. Il est certain que l'attitude des syndicats jouera dans les chances de succès du mouvement.

La crise latente depuis les élections au R.I.N éclata justement à la suite de la naissance du M.S.A. et elle se cristallisa autour de la nécessité de se situer par rapport à lui. Deux factions se sont formées; l'une à droite, opportuniste et parfois réactionnaire, groupée autour du président Pierre

Bourgault, recherche l'alliance sinon la fusion avec le M.S.A. dans un but essentiellement électoraliste; l'autre à gauche, socialiste et anti-impérialiste, groupée autour de la Vice-présidente Andrée Bertrand-Ferretti, ne rejette pas un rapprochement et un front commun avec le M.S.A. mais refuse tout compromis dont feraient les frais l'indépendance et la décolonisation. Entre ces deux factions, une lutte à finir. Au milieu du mois de mars, le groupe Ferretti démissionne en bloc et prépare la formation d'un mouvement socialiste et indépendantiste autonome.

Parmi les autres forces politiques du Québec, la déconfiture du Parti libéral est irréversible et définitive, à moins qu'un Jean Marchand vienne prendre la direction du parti québécois à la suite d'une défaite du parti canadien aux prochaines élections fédérales, comme Jean Lesage en 1957. Quant à l'Union nationale immobilisée dans son immobilisme, elle joue perdant avec Ottawa; dans le débat entre Johnson et Trudeau, ce dernier présenta la position la plus logique et la plus rationnelle, à partir du moment où l'on croit au fédéralisme canadien et à l'existence d'une nation canadienne-française d'une mare à l'autre. La création d'un N.P.D. québécois forcerait le M.S.A. à jouer la carte indépendantiste; mais la menace de création d'un N.P.D. québécois ne peut que pousser le M.S.A. à rejeter l'indépendance afin de ne pas se couper des disciples de Taylor, Cliche et compagnie.

La gauche québécoise devant cette complexité politique reste divisée, et de nombreux lecteurs de la revue nous ont dit que parti pris comme revue d'avant-garde se doit d'orienter l'action de la gauche. Mais voilà : parti pris n'est pas un phénomène spirituel et abstrait, comme le prétendent nos adversaires, mais le reflet d'une réalité politique. L'équipe de parti pris partage une même idéologie, et conserve les mêmes parti-pris depuis sa fondation : socialisme, indépendantisme et laïcisme. Mais, pourquoi le nier, nous divergeons sur la stratégie à suivre et sur la définition des tâches immédiates de la gauche ou des gauches au Québec.

Ce n'est qu'à la suite d'une longue discussion, que parti pris a décidé d'exprimer une pluralité à ce niveau. Si l'éditorial se doit de formuler la

pensée de l'équipe de rédaction et si les articles écrits par des collaborateurs extérieurs présentent des idées que nous partageons, les chroniques refléteront la pensée d'une partie de l'équipe; et dans un même numéro de la revue, on pourra très bien trouver deux chroniques traitant du même sujet, mais dans deux directions, non pas opposées mais parallèles.

Si à parti pris règne un consensus sur tout ce qui précède, des nuances apparaissent sur l'évaluation du rôle du R.I.N. et du M.S.A. Certains estiment que les efforts de la gauche doivent porter sur l'organisation d'un mouvement autonome pour préparer le renversement d'un gouvernement entre les mains de la bourgeoisie nationale. Des membres de l'équipe ont participé activement à la bataille pour la direction du R.I.N.; parti pris appuyait cette lutte, comme nous appuyons maintenant le mouvement indépendantiste et socialiste en voie de formation.

D'autres arguent que sous la pression populaire et devant l'inévitable opposition d'Ottawa à la souveraineté, le M.S.A. est en mesure de permettre l'établissement d'une démocratie formelle et bourgeoise dans un Québec libre; la gauche doit lutter pour réaliser cette première étape de la libération et de la décolonisation nationales. parti pris apporte donc son appui au M.S.A., mais cet appui demeure critique et tactique, c'est-à-dire qu'il n'est pas inconditionnel, et sera fonction d'une situation donnée à un moment donné.

Cette pluralité à parti pris en décevra plusieurs et sera interprétés comme une (nouvelle) division de la gauche. Qu'importe. Divergences, nuances ne brisent pas le consensus de base de notre pensée et de notre action, consensus partagé par de plus en plus de Québécois et consensus de plus en plus large.

**parti pris/ph. b.**

# **SUR PIERRE-E. TRUDEAU**

**"Qu'importe les trous d'eau"  
André Frénaud, in  
"Il n'y a pas de paradis"  
Gallimard, 1968**

J'ai toujours trouvé Trudeau drôle corame un singe, mais il ne m'a jamais tant amusé que le jour où il a annoncé officiellement sa candidature. "Poigné jusqu'au trognon" dans le parti de la haute finance canadienne et américaine, (réf. anatomy of big business, par L.C. et F.W. Park, Progress Books, 1962), il se dit "homme de gauche". Partisan du statu quo le plus entêté en ce qui a trait au fond du problème Québec-Canada, tout comme 90% de l'opinion canadienne-anglaise du pays, il dit qu'il n'aime pas les idées reçues et qu'il n'est pas homme à suivre les modes, or qu'est-ce que la mode et que sont les idées reçues sinon celles précisément que suit ou que partage la majorité?

Voilà pour l'humour trudeauesque.

La deuxième caractéristique frappante, c'est son anti-nationalisme. Il est contre le nationalisme québécois, on verra pourquoi plus loin. Mais, et c'est plus surprenant, il est maintenant contre le nationalisme canadien, suivant en cette matière une voie divergente de Jean Marchand son associé politique et de Walter Gordon, le Don Quichotte fédéral de service dont l'originalité devrait pourtant plaire à Trudeau. Ce que Tru-

deau ne voit pas c'est qu'à l'époque où l'impérialisme-nationalisme US est à son apogée, être contre le nationalisme Canadian c'est tout simplement pousser le Canada dans les bras des Etats-Unis, au moment même où le fascisme prend de l'ampleur aux USA.

Or c'est précisément cet homme qui se targue de rechercher "la vérité absolue". C'est cet homme dont Peter Newman a écrit: "Le Canada est-il prêt pour un homme politique de cette venue et qui possède à un si haut degré le sens du réalisme".

Enfin, et c'est bien là le plus grave dans cette affaire, Pierre Trudeau a cessé de lire il y a vingt ans. Citons pour mémoire ce qu'il écrivait en 1956: "Il y a quelque chose de prodigieux dans la constance que nos penseurs officiels ont mise à se tenir à l'écart de toute la science sociale qui leur était contemporaine. A en juger par leurs écrits, il n'est pas exagéré de dire que jusqu'à une époque toute récente, ils ignorèrent tout de (...) Duguit, Pound, Durkheim, Gurvitch, Walras, Keynes, Bosanquet, Laski, Freud, Piaget, Dewey et Ferrière".

Or, c'est lui aujourd'hui qui est un "penseur

officiel". Et c'est lui aujourd'hui qui montre une inintelligence profonde du phénomène le plus important de notre époque qui est l'éveil des nationalités et l'explosion des particularismes, corollaire obligé de l'accélération des communications, et c'est à lui aujourd'hui qu'on peut reprocher son ignorance crasse d'Albert Memmi, Oscar Mannoni, Jacques Berque, Frantz Fanon, Vittorio Lanternari, Jean-Yves Eichenberger, Pierre Marthelot, Jean Chesneaux et bien d'autres.

Qui n'a pas lu ces auteurs se trouve complètement démuné devant "l'éveil des particularismes" et il n'a d'autre recours alors que l'irrationalité. Dans le cas de Trudeau, cette irrationalité s'incarne en esthétisme ("they speak a lousy french"), moralisme ("nous sommes en train de devenir un dégueulasse peuple de maître-chanteurs") out out simplement mépris ("que les Québécois restent dans leur wigwam", ou "la tribu québécoise").

Mais remontons aux sources, soit à son plus long texte publié: "La province de Québec au moment de la grève" (in: La grève de l'amiante, 1956). Jamais en si peu de pages, une telle inculture sociologique et historique ne s'est manifestée. La seule grille qui permette d'analyser et de comprendre le comportement des classes sociales du Québec, c'est la phénoménologie du colonialisme. Hors d'elle, les ténèbres. Dans toute société colonisée, en sus de la lutte de classes et scuvent y faisant écran, on retrouve la mystification coloniale: tout un réseau groupant hommes politiques mieux nommés rois-nègres, intel-

lectuels asservis, notables profiteurs, tout un réseau dont le seul et unique rôle est de maintenir le peuple dans l'ignorance le plus longtemps possible, de trafiquer les richesses naturelles avec le colonisateur dans le plus grand secret possible, de signer des ententes centralisatrices pour les meilleures raisons juridiques possibles, etc...

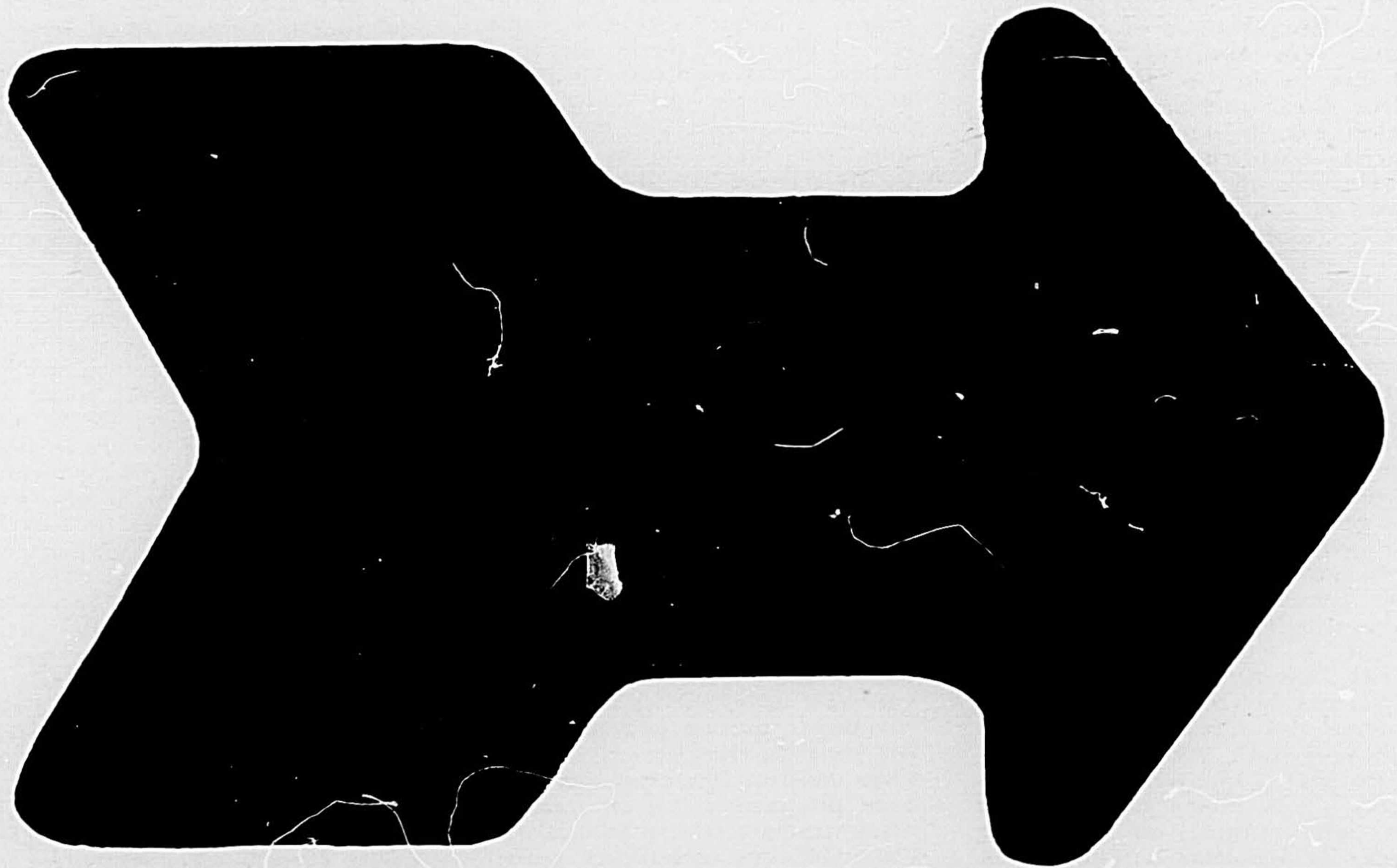
Ainsi la pensée, la logique et les attitudes de ce réseau ne sauraient être tenues par un esprit sérieux pour représentant vraiment toute la problématique du peuple colonisé. Or c'est précisément cette erreur que fait Pierre Trudeau dans ce texte célèbre dont il n'est jamais sorti. Ainsi faute de méthode d'analyse digne de ce nom, Trudeau s'est toujours fourvoyé au sujet du Québec. Or aujourd'hui il n'essaie même plus de faire de l'analyse, si erronée soit-elle, il juge. Et depuis vingt ans, les réalités dont il nie l'existence par inculture, elles lui reviennent sur la gueule et il les reçoit comme des gifles et il a développé au sujet du Québec une attitude qui confie à la paranoïa.

Or c'est cet inculte, ce traumatisé, ce faux légaliste, car le véritable homme de droit adapte la loi aux hommes et ne tente pas de les faire passer sous elle comme sous un joug, que l'on veut placer à la tête du Canada!

Sur son avenir comme premier ministre, les avis sont partagés. Le Québec préfère-t-il négocier l'indépendance brutalement, ce qui serait inévitable avec Trudeau, ou dans la courtoisie entre adultes.

pp

**québec  
actualité**



# québec politique

gilles bourque

## une tentative de diversion

La section québécoise du Nouveau Parti démocratique avec à sa tête M. Robert Cliche, annonçait récemment son intention de fonder un parti québécois répondant aux mêmes buts que ceux du NPD, c'est-à-dire ceux du socialisme démocratique et du fédéralisme. Les membres de l'annexe québécoise du parti fédéral prétendent ainsi combler un vide qui, selon eux, existerait sur la scène qu'ils qualifient, logiques avec eux-mêmes, de "provinciale". Pour justifier son attitude, le chef de l'aile québécoise du NPD affirme être socialiste avant d'être nationaliste. Luc Racine, dans la chronique économique du numéro de janvier, a bien montré les insuffisances et la quasi-duperie que représente le pseudo socialisme qui incarne son idéal dans une social-démocratie de type suédois. Les chiffres qu'il a alors avancés ont démontré hors de tout doute que ce genre de régime ne résout pas les problèmes posés par les inégalités sociales, qu'il ne freine même pas leur aggravation. Nous nous attacherons, dans cette chronique, à souligner par quelques traits l'absurdité d'un projet politique qui prétend améliorer la situation des travailleurs québécois (puisque tout parti social-démocrate veut s'appuyer sur ces derniers — du moins sur les cadres de leurs syndicats) en refusant de poser le problème national et en

optant ainsi pour le statu quo constitutionnel, même si l'on prétend le réaménager superficiellement.

En se posant abstraitement comme socialiste Robert Cliche refuse de s'interroger sur le problème de l'insertion des travailleurs québécois dans une réalité historique déterminée et déterminante. Il se coupe ainsi complètement de la situation concrète des hommes pour qui il prétend lutter. Il se condamne à une perception partielle du réel québécois et voue son projet politique à l'échec, puisque toute solution politique ne se réalise que dans une quotidienneté historique particularisée et pour des hommes "collectivement individualisés" par une pratique commune et prolongée d'une totalité structurelle (vie économique, politique, sociale et culturelle) différente d'une société à l'autre. Les travailleurs québécois ne souffrent pas que d'une vassalisation provoquée par leur insertion dans une économie capitaliste, ils doivent en plus subir les problèmes posés par la superposition nationale, résultat d'un Québec inscrit dans les structures canadiennes. Nous essaierons d'en dégager quelques-uns à partir des structures de la société québécoise.

Si l'on s'attache à analyser, même superficiellement, la structure économique québécoise, on se rend compte de son caractère hybride et de son appartenance à des structures exogènes, canadiennes et américaines, qui empêchent tout aménagement rationnel du territoire québécois et tout établissement d'une politique économique cohérente. Cette situation n'est pas sans effet direct sur les travailleurs eux-mêmes qui ne peuvent même pas jouir du douteux privilège de vivre dans un état capitaliste vraiment progressiste. Ce caractère de notre structure économique fait de l'ensemble des travailleurs québé-

cois un réservoir par excellence de "cheap labour" sous-éduqué et sous-spécialisé et se traduit par des frustrations quotidiennes. La main-d'œuvre à bon marché que l'on trouve au Québec, par rapport à l'ensemble nord-américain, permet l'accumulation d'une véritable plus-value coloniale qui vient pour ainsi dire, s'ajouter à celle décrite par Marx. Les ouvriers de la "belle province" travaillent à des taux inférieurs et produisent davantage, en rendement horaire, qu'ailleurs sur le continent nord-américain. Les employés de la General Motors de Sainte-Thérèse vous diront que l'importance de ce surrendement, de ce "surmenage", peut atteindre des proportions qui laissent rêveur.

La structure sociale québécoise présente elle-même des "carences" qui sont le résultat de la situation coloniale. Depuis la conquête, la structure des rapports de production de la nation canadienne-française se caractérise par l'absence en son sein d'une classe dynamique s'inscrivant dans la voie normale du progrès. La conquête a en effet fait disparaître le groupe de bourgeois mercantiles qui présidaient au développement de la colonie sous le régime français. Depuis cette époque, les classes successivement dominantes au sein de notre structure sociale, n'ont jamais détenu les rênes de la production. Ils ont été des classes non-dynamiques (sur le plan politique et économique) et ont le plus souvent tiré leur avantage de leur situation de classes parasites profitant de la situation coloniale (aristocratie cléricale 1760-1800, petite bourgeoisie cléricale 1840-1940...). La seule classe qui a adopté une stratégie dynamique, avant la dernière guerre mondiale, a été la petite-bourgeoisie professionnelle (1800-1837). Elle a alors senti le besoin de résoudre la question nationale en passant à la lutte armée et en proclamant l'indépendance. Cette absence de cadres so-

ciaux dynamiques (ou ne pouvant s'imposer comme en 1837-38, ou ne l'ayant pas encore réalisé comme en 1968) se répercutent sur l'ensemble de la société canadienne-française et touchent les travailleurs eux-mêmes parce qu'elle tend à maintenir celle-ci, et donc chacun de ses groupes et classes, dans un état de sous-développement et de repli aussi bien politique et économique qu'idéologique et culturel. A cela s'ajoute évidemment le fait que la situation de superposition nationale mise en place par la conquête a provoqué une atrophie au bas de la structure sociale québécois-française, c'est-à-dire un phénomène de surprolétarianisation.

Sur le plan des structures culturelle et idéologique, le problème national se fait aussi profondément sentir. Dans le domaine idéologique soulignons le caractère de fermeture au monde et de repli ou, en contre-partie, de messianisme et de désincarnation des idéologies développées par nos élites traditionnelles, mises en place par la situation coloniale, et qui a maintenu l'ensemble de la population dans un état de sous-développement qui s'est traduit par un état psychologique de refus du réel, de non-créativité, de manque de confiance collective. Sur le plan culturel, les problèmes de la langue, du faible degré de scolarisation, du manque important de connaissances générales, différencient de façon évidente les travailleurs québécois-français des travailleurs canadiens-anglais, américains ou français qui vivent pourtant eux-mêmes dans des états capitalistes.

Il n'est sans doute pas besoin d'insister sur les problèmes posés par l'existence de la structure politique hybride du Québec: conflit de juridiction, impossibilité de développer une politique à volonté totalisante... et qui a de graves répercussions sur la vie quoti-

dienne des travailleurs.

La volonté de créer un parti social-démocrate québécois ne viendrait donc rien ajouter de positif sur la scène politique québécoise. Elle apparaît au contraire comme une tentative de diversion qui veut diviser les forces sur lesquelles tente de s'appuyer le futur parti de René Lévesque (on connaît sa tentative de s'allier les cadres syndicaux).

Le noeud du problème, quoiqu'en disent les membres québécois du Nouveau - Parti - démocratique et contre leur volonté, ne réside pas dans un choix entre le socialisme et le nationalisme, mais dans l'appétit que présente une solution à s'attaquer à l'ensemble de la problématique québécoise (même si elle ne peut prétendre tout résoudre simultanément.) Dans la situation politique actuelle les succès, même insignifiants, d'un NPD québécois viendraient desservir les intérêts des travailleurs puisqu'ils risqueraient de se réaliser aux dépens des partis qui présentent des solutions à caractère totalisant. Créer un troisième parti fédéralisant au Québec consiste en une tentative objective de retour en arrière et ceux qui participent à cette entreprise contribuent à freiner la marche en avant du peuple québécois.



pierre maheu

## 1964-1968 : appui tactique à la bourgeoisie ?

(notes préliminaires)

La création du mouvement Souveraineté-Association produit de profonds remous. La crise au R.I.N., par exemple. Et des divergences de vues assez marquées au sein de l'équipe de parti pris. Nous y reviendrons dans un prochain numéro-débat. D'ici là, et entre autres raisons pour marquer que toute l'équipe de la revue ne s'identifie pas à la gauche du R.I.N., ces quelques notes, qui sont donc évidemment personnelles et n'engagent pas la revue comme telle.

1. Je reviens d'abord à notre manifeste 1964, dont nous avons re-publié des extraits le mois dernier, pour en retenir une idée fondamentale: il existe au Québec une néo-bourgeoisie nationale que ses intérêts poussent à faire l'indépendance; nous sommes les alliés objectifs de cette classe montante et devons l'appuyer pour la réalisation de l'indépendance.

2. Je pose ensuite une autre donnée essentielle: la domination coloniale fait que les prolétaires canadiens-français, prenant conscience d'eux-mêmes comme groupe défavorisé, le font plutôt en termes ethniques que sociaux. "Classe ethnique": classe atteinte d'ethnité, maladie des classes dominées à l'intérieur des nations colonisées. Le traumatisme colonial produit une plaie; les microbes s'y mettent; l'organisme réagit, se défend par une fièvre nationaliste. Pour le guérir, il ne faut pas s'en prendre au symptôme, mais aux causes. En d'autres termes: la cons-

ciencia de clases n'apparaîtra et ne débouchera sur la lutte qu'une fois levée l'hypothèque nationale, qu'une fois faite l'indépendance. L'indépendance est un préalable nécessaire à la lutte pour le socialisme.

3. Ceci dit, je fais deux constatations divergentes au sujet de ce manifeste 1964. D'abord que notre analyse d'alors a été vérifiée par les faits: nous affirmons alors que la néo-bourgeoisie (industrielle et technocratique) allait vers l'indépendance même si elle ne le savait pas; elle y va aujourd'hui en le sachant de plus en plus, avec Lévesque et le M.S.-A. D'autre part, le M.L.P., mouvement politique formé après la publication de ce manifeste, a été un échec. Il faut voir pourquoi si on veut formuler aujourd'hui une stratégie valable et réaliste.

4. Il faut bien voir que l'échec du M.L.P. n'a pas été celui de l'appui tactique à la bourgeoisie, puisque justement le M.L.P. n'a pas appliqué cette ligne. Le M.L.P. a été radical, doctrinaire, gauchiste. Il y avait une raison à cela: c'est qu'en 1964, et jusqu'en 1966, l'appui tactique à la bourgeoisie était impossible. Nous disions: il faut appuyer la néo-bourgeoisie dans la mesure où elle fait l'indépendance. Et elle ne la faisait pas. Donc nous ne pouvions plus que la critiquer, l'attaquer. Et devenir inévitablement marginaux et gauchistes.

5. Le gouvernement de "révolution tranquille" représentait une espèce de coalition d'intérêts de la petite bourgeoisie cléricale-traditionnelle et de la néo-bourgeoisie: Lévesque collaborant avec Bona. Or à partir de 63, les "progressistes" perdait de plus en plus d'influence dans cette coalition, le gouvernement s'essouffait et stoppait les réformes. Il n'en reste pas moins que la néo-bourgeoisie participait au pouvoir. Il y a eu ensuite un événement capital, dont les gens de gauche en général et

parti pris en particulier n'ont guère parlé: JUIN 1966, ET L'UNION NATIONALE AU POUVOIR. Du même coup, les représentants de la néo-bourgeoisie sont des opposants, se vivent comme tels, et en arrivent assez rapidement à remettre les structures en question (les structures du pouvoir politique, structures constitutionnelles). Lévesque fonde le M. S.-A., et s'oppose aux structures qui font la force de la petite bourgeoisie traditionnelle.

6. Il est donc possible de mettre en oeuvre aujourd'hui la stratégie que le M.L.P. ne pouvait pas appliquer. La classe montante, la néo-bourgeoisie technocratique nationale, s'appête à se donner un instrument politique et à accomplir la révolution démocratique nationale, l'indépendance. Le prolétariat et l'avant-garde socialiste ont donc à favoriser l'accomplissement aussi rapide que possible de ce préalable nécessaire à la lutte socialiste. N'allons pas recommencer l'aventure malheureuse du M.L.P. et tenter d'être en avance d'une révolution, en avance sur l'histoire. Le gauchisme n'a même plus aujourd'hui l'excuse de l'impossibilité d'une stratégie réaliste efficace. Il y a un pas qu'il est possible de franchir dans l'avenir immédiat, une victoire à remporter.

7. L'essentiel est donc la mise en place de l'instrument de cette victoire, un front commun pour l'indépendance. En effet, dans la mesure même où la néo-bourgeoisie est irréversiblement engagée dans le processus qui la mènera à faire l'indépendance, l'appui tactique n'a plus à être donné seulement du bout des lèvres: il doit être réel et efficace et pratique, s'incarner au niveau de l'action politique. Les hommes de gauche doivent participer pleinement à la réalisation de l'indépendance. Tout en sachant que ce sera une indépendance bourgeoise. Parce qu'il faut en passer par là.

8. Enfin, il est bien clair que, bien qu'engagée sur la voie qui la mènera à l'indépendance, la néo-bourgeoisie n'est pas encore arrivée au bout du chemin. Certaines des positions du mouvement Lévesque sont fort insatisfaisantes: opposition à l'unilinguisme, union monétaire. Mais je crois que le mouvement est irréversible et que le parti qui sortira du M. S.-A. ne pourra qu'aller se radicalisant. Trois facteurs favoriseront cette radicalisation sur la question nationale: a) le possible et sans doute probable durcissement canadien, le refus d'accepter l'association telle que proposée; b) l'influence de plusieurs éléments carrément indépendantistes au sein du parti; c) l'influence d'un groupement ou parti comme le "R.I.N. de gauche" gardant sa liberté d'action tout en participant au front commun. Je vois donc pour les socialistes-décolonisateurs des possibilités d'action fructueuse et dans le "R.I.N. de gauche" et dans le M.S.-A. Et des risques des deux côtés: celui de la "MLPisation" d'une part, celui de l'assimilation de l'autre. Et je suis persuadé que tout ce qui se situera hors de ce front commun sera voué à l'inefficacité et à la marginalisation. Au moment (fin février) où j'écris ces lignes, il est encore trop tôt pour savoir comment le front commun se constituera, quelle autonomie y garderont les divers partis indépendantistes, R.I.N., R.N. (oui, jusque et y compris le R.N.). Mais l'essentiel me semble d'y assurer la présence agissante de la gauche, ou plutôt des gauches, celle du R.I.N. comme celle du M. S.-A. S'en exclure, ce serait s'exclure d'un moment crucial de l'histoire du Québec.

# québec syndical

gabriel gagnon

## les étudiants et la révolution culturelle

Au moment où un gouvernement incompetent et pusillanime applique des cataplasmes aux problèmes posés par l'expansion démographique dans l'enseignement collégial et universitaire, les étudiants, à partir de divers mouvements partis de la base, remettent en question de façon draconienne notre système d'éducation, ses méthodes et son contenu. C'est ainsi tout le problème de la culture et du développement dans un Québec à faire qui se trouve posé.

Les revendications étudiantes des années cinquante ont accéléré surtout un mouvement de démocratisation de l'enseignement qui, grâce au rapport Parent, se trouve à peu près réalisé aux niveaux primaire et secondaire le sera et bientôt aussi au niveau collégial. Au niveau universitaire, les données du problème sont assez bien définies et les prochaines années pourraient nous permettre de nous approcher graduellement de la proportion d'étudiants universitaires de sociétés développées comme l'U.R.S.S. et les U.S.A.

Mais, une partie des revendications des étudiants actuels ont justement pour but de protester contre l'université-usine amenée par cet accès des masses sur les campus. Dans les immenses amphithéâtres et devant les examens-abattoirs, l'étudiant ne retrouve plus le dialogue avec le maître

préconisé par une idéologie officielle toujours inspirée de Platon et du Moyen Age. A ces revendications, semblables à celles des étudiants de la plupart des pays industriels, deux types de réponse peuvent être apportées.

### le malthusianisme

En cette période d'austérité feinte ayant surtout pour but de mettre une sourdine aux aspirations des populations, une réponse facile vient à l'esprit: il faut réduire les inscriptions dans les universités par des barrages très sévères à l'entrée ou dès la première année. Il serait ainsi possible de dégager les crédits suffisants pour instaurer de véritables méthodes de pédagogie active tout en empêchant le développement pléthorique de facultés "inutiles", comme celles des sciences sociales, dont les diplômés semblent difficiles à employer et surtout à intégrer dans la société actuelle. Une telle attitude, valable à très court terme, apparaît une aberration à tous ceux qui voient dans l'éducation un facteur indispensable au développement socio-économique des nations. La préconiser équivaudrait à accepter la stagnation actuelle de l'économie québécoise, sa colonisation, et à réduire nos universités à la production des techniciens qui manquent à l'Ontario et surtout aux U.S.A.

Ce qu'il faudrait au contraire, c'est, à côté d'un développement accéléré de l'éducation et du bien-être, procéder aussi à l'établissement d'une économie québécoise viable. Qu'il s'agisse de Lesage, de Johnson et même de Lévesque, nos dirigeants politiques se sont avérés beaucoup plus empressés à inventer des politiques sociales qui répondaient aux aspirations immédiates des populations qu'à fabriquer les instruments de libération économique qui fourniraient sur place les emplois nécessaires à une

population mieux nourrie et plus instruite. C'est l'accélération de ce mouvement qui suscite les reflexes d'austérité et de freinage dans la psychologie de dirigeants économiquement incompetents et surtout peu disposés à prendre les mesures draconiennes que nécessiteraient un véritable développement de l'économie québécoise: planification, nationalisations, implantation étatique de nouvelles industries de pointe, revision des priorités, transformation des structures politiques canadiennes.

### l'expansionnisme

Mais il ne faudrait pas que cette façon de ramener le problème à ses dimensions politiques et économiques fondamentales, permette au milieu universitaire de se replier sur ses revendications feutrées traditionnelles tout en négligeant ses incontestables faiblesses internes du côté de la pédagogie et du contenu de l'enseignement en particulier.

Deux tendances idéologiques semblent se rejoindre sous les revendications à caractère pédagogique des étudiants. Pour un certain nombre d'entre eux, il s'agit simplement, en ajustant les systèmes d'examens et de cours, de faciliter au plus grand nombre la poursuite des études universitaires: malgré ses préoccupations démocratiques une telle politique risquerait cependant de rabaisser des standards universitaires qui, au Québec, ne sont déjà rien dont on puisse se vanter. Ce serait alors catastrophique pour ceux qui veulent édifier une véritable université québécoise et, à long terme, pour l'ensemble de la société.

Mais, chez les étudiants les plus actifs et les plus lucides, du souci de participation à l'enseignement se dégage la nécessité de définir, à partir de l'université, une nouvelle culture québécoise, un nouveau modèle de société. Evidem-

ment, pour ce faire, il ne suffit pas d'insister sur cette fonction de transmission d'un savoir théorique et technique venu d'ailleurs qu'a exclusivement jouée l'université québécoise jusqu'à maintenant. On aura beau bouleverser de fond en comble les méthodes d'enseignement, on n'aura rien transformé de fondamental si l'université demeure un grand collège où les professeurs passent le plus clair de leur temps à enseigner ce qui s'est inventé ailleurs, sans participer eux-mêmes par la recherche au processus mondial d'innovation technologique et sociale.

L'université, c'est avant tout un centre de recherche et de création au niveau des techniques, des institutions sociales comme de la culture. C'est surtout sur cet aspect qu'il nous faudra insister ces prochaines années si nous voulons construire un Québec vraiment libre.

Il lui faut d'abord appuyer notre développement sur un ensemble de découvertes technologiques qui nous permettront de nous industrialiser en dépit des contraintes du défi impérialiste américain. Sans cet impératif essentiel, toutes nos autres tentatives sont vouées à l'échec.

Elle doit encore inventer une société où l'efficacité s'unira à la participation, où le développement économique s'intégrera dans un projet global plus vaste respectant notre spécificité culturelle.

Il lui faut enfin contribuer à définir les modèles culturels qui, devant la faillite du projet américain, permettront son remplacement par ces valeurs nouvelles qui, un peu partout, se dégagent de la lutte à finir engagée contre l'impérialisme et l'exploitation.

Voilà les questions essentielles qui nous sont posées par les revendications étudiantes. Permettront-elles au Québec de créer son Université ou se noieront-elles dans les réformettes dont nous sommes toujours contents?

## politique internationale

philippe bernard

### le défi américain

L'ensemble du livre de Jean-Jacques Servan-Schreiber (1) peut se résumer dans ce triple énoncé: les Américains sont puissants, parce qu'il sont les meilleurs; pour éviter leur domination, nous devons les imiter; pour y parvenir, il faut un territoire de dimension comparable à celui des Etats-Unis et de population comparable, c'est-à-dire qu'il faut bâtir une Europe intégrée économiquement et politiquement. Cette étude est en quelque sorte une apologie de la société américaine, de l'efficacité de sa gestion économique, de sa capacité d'innovation, du rendement de ses investissements et de la rationalité de son développement.

Les analyses de Schreiber sont fouillées et bien présentées et sa description du défi américain demeure juste; il touche le noeud du problème lorsqu'il écrit (pp. 115 & 116): "en 1980, les Etats-Unis... détiendront un monopole de la technique, de la science, de la puissance moderne. (...) Le détenteur du monopole ferait inévitablement de l'impérialisme une sorte de devoir, son propre succès indiquant le sens unique et obligatoire où le reste du monde serait tenu de s'engager derrière lui." De la même façon sa critique de l'inconscience politique des gouvernements européens, de l'archaïsme des structures sociales et économiques de ces pays, du conservatisme et du manque d'imagination de la gauche, française en

particulier, indique bien l'absence totale de réaction de l'Europe devant "le débarquement américain" et que "la troisième puissance industrielle mondiale, après les Etats-Unis et l'U.R.S.S. pourrait bien être dans quinze ans, non pas l'Europe, mais l'Industrie américaine en Europe." (p. 17).

Mais là où l'analyse de Schreiber me semble simpliste et partielle, c'est dans son interprétation des causes de la puissance américaine, dans sa réponse au défi américain et dans les lacunes de son analyse. Lorsqu'il suggère des moyens d'une contre-offensive, il met en évidence sa profonde admiration de la société américaine. Bien entendu, se sont développées aux Etats-Unis des mécanismes et des méthodes dont la valeur ne peut être mise en doute, tel que les techniques d'organisation et de gestion de la grande entreprise. Les Européens doivent-ils pour autant "accélérer la constitution de grands groupes industriels capables d'une stratégie mondiale"? (p. 175) Ce serait vouloir doubler l'impérialisme américain d'un impérialisme européen. Evidemment, quand on écrit que l'Europe a choisi "entre son intégration dans le monde communiste et le maintien de son indépendance" (p. 209) et que les Américains ont réussi au Vietnam à "arrêter le débordement de l'impérialisme chinois sur l'Asie" (p. 291), on a fait un choix.

C'est ce choix qui permet à Schreiber d'affirmer que la puissance américaine s'explique par la confiance en l'homme, par la justice sociale, par la collaboration entre l'industrie et l'université, par la liberté d'action et les facteurs intellectuels, et non pas par le capital et l'exploitation des travailleurs. Et bien sûr par "le jeu... entre un parti modéré et un parti progressiste (qui) sont aussi essentiels à la croissance qu'à la démocratie" (p. 227). Toutes les valeurs du libéralisme de la bour-

geoisie du XIXe siècle imprègnent la pensée de l'auteur et son admiration des Etats-Unis, pensée qu'il a modernisée en accordant une place importante à l'Etat, ... ce que le néo-capitalisme met en pratique depuis trente ans.

Le défi américain est réel. Jamais puissance n'a atteint une telle force, un tel dynamisme, une telle volonté de maintenir sa domination, une telle capacité de renouvellement. La réponse à ce défi n'est pas pour autant une admiration béate et une imitation servile qui ne peuvent que renforcer cette puissance. La réponse au défi américain, c'est la lutte contre les fondements de cette puissance, l'impérialisme et la stabilité intérieure.

Les mécanismes auto-régulateurs de la société américaine masquent ses contradictions internes. Grâce à l'augmentation de la productivité qui permet de réduire la part du travail, grâce à la sécurité sociale qui permet d'endiguer les revendications populaires, grâce à la participation des centrales syndicales au capitalisme qui empêche l'affrontement entre les travailleurs et le patronat, grâce à la hausse du niveau de vie qui permet aux consommateurs d'absorber les surpluses de production, l'économie américaine semble, malgré tout, en bonne posture et en croissance continue, et la société américaine sans conflit majeur.

A cette stabilité intérieure doit s'ajouter et s'ajoute un élargissement des débouchés à l'étranger pour maintenir l'équilibre de la croissance: c'est ce qu'on appelle l'impérialisme. Pour les Etats-Unis, il s'agit de s'assurer le contrôle de l'économie dans les autres pays afin de l'orienter pour ses fins propres, d'accroître la consommation de ses produits d'exportations et de maintenir la rentabilité maximale des investissements. Pour y parvenir le gouvernement de

Washington s'assure l'appui des gouvernements de droite et favorise la prise du pouvoir par des éléments de droite dans les autres pays. Toute sa politique étrangère consiste à conserver ses acquisitions et empêcher par tous les moyens, dont la violence armée, les mouvements de libération, qu'ils soient bourgeois ou populaires, de modifier la situation.

Dans son analyse du défi américain et dans les voies de la contre-offensive, Schreiber "oublie" d'étudier ces deux aspects de la puissance des Etats-Unis, et les réponses apportées, non pas comme il le souhaiterait par "un renouvellement des élites" (p. 171), mais par une prise de conscience populaire. Que ce soit à travers le "Black power" et la radicalisation de certaines couches de la société (travailleurs défavorisés, intellectuels) ou que ce soit à travers des luttes de libération nationale, le défi américain ne peut-être contré que par "la création de deux, trois... de nombreux Vietnam".

Dans cette lutte contre l'impérialisme américain, la gauche européenne a son rôle à jouer. Non pas une gauche travailliste ou social-démocrate que Schreiber se plaît à citer, mais une gauche débarrassée de ses traumatismes stalinien si elle est communiste et de sa phobie soviétique si elle est socialiste. Une gauche européenne qui accepterait de lutter contre la domination des Etats-Unis sur le monde. Une gauche qui se battrait pour le désengagement militaire de son gouvernement. Une gauche favorable à une intégration de l'Europe qui ne serait plus celle des cartels industriels, mais celle des travailleurs, des syndicats et des partis c'est-à-dire une intégration politique. Une gauche qui s'ouvrirait davantage aux républiques populaires. Une gauche soli-

taire des luttes révolutionnaires des peuples d'Afrique, d'Amérique et d'Asie.

Une gauche qui accepte d'abandonner son opposition systématique et stérile au pouvoir et de participer à une transformation radicale des rapports de production et des rapports sociaux, non pas comme le suggère Schreiber en suivant "les exemples les plus instructifs, comme ceux du Japon et de la Suède" (p. 221), mais avec un programme renouvelé et une stratégie d'avant-garde.

(1) le défi américain, paris, décembre, 1967.



reportage

# LES NÈGRES BLANCS D'AMÉRIQUE

pierre renaud  
robert tremblay

En guise d'introduction à ce reportage nous avons utilisé un texte de Pierre Vallières qui fait le bilan des événements qui se sont produits ces dernières années tout en précisant leur signification en ce qui concerne la conjoncture québécoise.

## en 1963, commençait la révolution québécoise...

1963 — La révolution québécoise a commencé au printemps 1963 avec l'entrée en action du Front de libération du Québec. Jusque-là, les classes dirigeantes avaient marchandé sans opposition notre pays. Elles l'ont vendu au Canada anglais et aux États-Unis pour un plat de lentilles. Vassales du capital étran-

ger, nos classes dirigeantes n'ont commencé à remettre leur alliance avec les colonialistes qu'à la suite du choc collectif provoqué par les bombes du F.L.Q. Evidemment, tout cela devait se limiter à une "révolution tranquille", à un rajeunissement du statu quo, dans l'esprit de nos notables.

Plusieurs patriotes ont, cette année-là, été condamnés à la prison.

La même année, les Noirs américains célé-

braient le centenaire de l'abolition de l'esclavage en marchant sur Washington (28 août). Cinq fillettes noires étaient assassinées à Birmingham. La révolution noire se mettait, elle aussi en marche.

**1964** — Le mouvement indépendantiste québécois ne cesse de s'amplifier. Plusieurs membres du F.L.Q. sont arrêtés et condamnés, dont le groupe dirigé par Lasalle. L'agitation sociale gagne les milieux ouvriers. Les grèves de **La Presse**, de Dupuis Frères et de la Régie des alcools inaugurent une vague d'agitation ouvrière qui se poursuit toujours. En octobre, Elizabeth II vient à Québec. Wagner fait matraquer les indépendantistes. La révolution tranquille est finie. La réaction s'organise à Québec comme à Ottawa.

Aux Etats-Unis, trois militants intégrationnistes sont assassinés dans le Mississippi. Des insurrections noires éclatent à Harlem, Chicago, Cleveland et Philadelphie.

**1965** — Le patriote Gilles Legault, victime de mauvais traitements, meurt à Bordeaux. Lesage dit aux journalistes, qui l'interrogent sur la mort de Legault, qu'il ne s'occupe pas des "chiens écrasés". C'est à cette époque que Lesage veut imposer la formule Fulton-Favreau aux "non-instruits". Deux autres patriotes, François Schirm et Edmond Guénette, sont condamnés à mort. Le 24 mai, fête de la reine Victoria, des bombes éclatent et une manifestation de masse anti-colonialiste sème la panique dans les milieux bourgeois. La police effectue des centaines d'arrestations. Le 1er juillet, fête de la Confédération, d'au-

tres manifestations violentes secouent Montréal.

Entre temps, le mouvement de grèves s'amplifie et les indépendantistes s'unissent aux grévistes pour dénoncer le désordre établi. Les cultivateurs bloquent les routes du Saguenay-Lac Saint-Jean. Les étudiants se joignent aux ouvriers. Comme chaque année depuis 1963, des patriotes du F.L.Q. sont arrêtés et condamnés à la prison.

Le F.L.Q., quant à lui, prend conscience qu'il ne faut pas libérer le Québec uniquement de la domination anglaise mais aussi de l'exploitation capitaliste. Le M.L.P., l'U.G.E.Q. et d'autres mouvements partagent de plus en plus la même conviction. Les ouvriers, de leur côté, comprennent qu'ils ne peuvent miser sur une politique de réformes et d'alliance avec les vieux partis. Le F.L.Q. leur montre la voie à suivre. Le slogan "révolution" devient inséparable du "Québec libre".

Aux Etats-Unis, Malcolm X est assassiné à New York.

Six mois plus tard, en août, l'insurrection éclate à Watts : 35 morts, 900 blessés.

**1966** — Le F.L.Q. s'attaque directement aux capitalistes les plus véreux (Dominion Textile, la Grenade Shoe). Déjà, en 1963, le F.L.Q. s'était attaqué à la Solbec, propriété d'une famille canadienne-française. Il ne s'agit pas en effet de libérer le Québec au profit de la petite minorité capitaliste qui parle français, mais de construire une nouvelle société où tous les Québécois seront des hommes libres et égaux. Un Québec libre veut dire,

pour le F.L.Q., le pouvoir aux travailleurs, le pouvoir à la majorité.

Lesage perd le pouvoir. Johnson le prend. Ottawa perd un puissant allié. Le capital nord-américain, lui, ne perd rien. Les indépendantistes obtiennent 12% des votes canadiens-français.

En septembre 1966, une quinzaine de partisans du F.L.Q. sont arrêtés et emprisonnés. Pour attirer l'attention sur le caractère politique de l'action du F.L.Q., caractère nié aussi bien par les journaux que par les autorités, Pierre Vallières et Charles Gagnon se rendent à l'édifice des Nations Unies, à New York. On leur permet de parler à la radio et à la télévision. Le lendemain, ils sont arrêtés et incarcérés dans les "Tombs" de Manhattan. Les "Tombs", c'est le nom donné à la prison principale de la ville de New York. Là, ils font la grève de la faim pendant 30 jours pour alerter l'opinion sur le caractère politique de la lutte du F.L.Q. et internationaliser la révolution québécoise.

Pendant que le slogan "pouvoir ouvrier" commence à faire parler de lui au Québec, le "pouvoir noir" s'organise aux États-Unis et prend le pas sur les thèmes traditionnels de la lutte non-violente. En Amérique latine, les mouvements révolutionnaires commencent à coordonner leur action en fonction des principes énoncés par la Tricontinentale de La Havane.

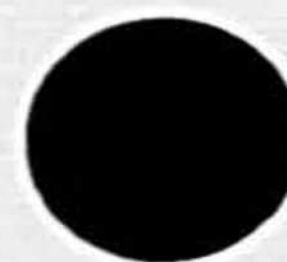
**1967** — Le 13 janvier, Vallières et Gagnon sont kidnappés par la police américaine de l'immigration et déportés illégalement au Canada. Entre temps, Vallières a eu le temps de rédi-

ger en prison **Les nègres blancs d'Amérique** (édition Parti Pris).

Le gouvernement québécois, au lieu de discuter avec les instituteurs en grève et les autres forces populaires mécontentes du système actuel, vote d'autorité le bill 25 et casse les reins des syndicats, donnant ainsi la pleine mesure sociale de son nationalisme.

Au printemps, les patriotes Gaston Colin et Lionel Chenette sont condamnés à la prison; et, en juin, c'est au tour de 7 compagnons de Vallières et Gagnon de subir le même sort.

Le conflit Québec-Ottawa ne cesse de pourrir. En juillet, de Gaulle débarque à l'Anse-au-Foulon. Le 24, à Montréal, de Gaulle crie : "Vive le Québec libre !" C'est l'appui officiel de la France à la libération du Québec.



Désormais, la lutte pour la liberté québécoise est connue du monde entier. Le Québec a franchi quelques années en 3 secondes. Mais ce "bond en avant" n'a été possible que parce que depuis 1963 des Québécois se sont engagés, corps et âme, dans la lutte de libération. S'il n'y avait pas le F.L.Q., il n'y aurait pas de Johnson acculé à réclamer l'égalité ou l'indépendance; il n'y aurait pas de remise en question globale de la société canadienne-française. Sans le F.L.Q., le Québec en serait encore à revendiquer, com-



## qui sont ces "criminels" ?

**CHARLES GAGNON**, 28 ans, professeur. Est né au Bic, en banlieue de Rimouski, le 21 mars 1939. Son père est agriculteur-bûcheron, comme la majorité des pères de famille de la Gaspésie. Il fit ses études secondaires au Séminaire de Rimouski, avant d'entreprendre des études en littératures, en linguistique et en sociologie à l'Université de Montréal et d'enseigner à Valleyfield et à Montréal. A partir de 1963, il joua un rôle actif en politique, d'abord en collaborant à la revue **Cité libre**, puis en devenant secrétaire à la rédaction de **Révolution québécoise**. Il contribua à donner un contenu plus social aux revendications de l'Union générale des étudiants du Québec (U.G.E.Q.), fut l'un des fondateurs de l'Action sociale étudiante que l'on appelle maintenant les Travailleurs étudiants du Québec (T.E.Q.) et milita un certain temps au sein du Mouvement de libération populaire (M.L.P.).

**PIERRE VALLIERES**, 29 ans, journaliste. Est né à Montréal (dans le "quartier" français), le 22 février 1938. Son père, décédé en 1965, était journalier à l'emploi du C.P.R. (usines Angus). Il fit ses études secondaires à l'Externat classique de Longueuil. Avant de devenir journaliste, il exerça plusieurs "métiers": journalier, commis de banque, libraire, "clerk" sur la Rue Saint-Jacques, chômeur . . . Il devint directeur de **Cité libre** en 1963, puis de **Révolution québécoise** en 1964, alors qu'il travaillait au quotidien **La Presse**. Il fut secrétaire général du Syndicat des journalistes de Montréal durant la fameuse grève de **La Presse** et organisa en 1964, 1965, plusieurs manifestations d'appui aux grévistes de différentes usines, ainsi que de protestation contre le chômage, la guerre au Vietnam, la politique anti-québécoise du gouvernement Pearson, etc. Il milita activement au sein du M.L.P.

me Bourassa, l'indépendance du Canada "from coast to coast" vis-à-vis la monarchie britannique.

Mais la lutte est loin d'être gagnée, même si beaucoup d'espoir est maintenant permis. Il ne suffit pas en effet, du moins pour le F.L.Q., de faire un Québec français qui soit le satellite économique des États-Unis et qui n'offre à la majorité de ses habitants que la mince consolation de se faire dévaliser, voler, exploiter par notre petite bourgeoisie nationale. Au contraire. Pour le F.L.Q., la lutte anticolonialiste et anti-impérialiste, pour la libération nationale, pour l'indépendance, est inséparablement liée à la lutte anti-capitaliste, pour la libération sociale, pour la révolution. Il ne faut pas dire uniquement "Québec libre", mais "Indépendance et révolution".

Nos frères noirs des États-Unis ont compris cela aussi. Comme Carmichael l'a dit à la Havane, il s'agit de renverser toute la société capitaliste nord-américaine et de s'unir, pour y arriver, à tous ceux qui dans le monde luttent, les armes à la main, contre l'impérialisme américain.

La lutte des Noirs, comme celle des Québécois, les Nègres blancs d'Amérique, ne fait que commencer. Elle ne se terminera que par la victoire ou l'assassinat du peuple québécois comme du peuple noir. Nous croyons à la victoire, car le colosse américain a beau être terrible, il ne pourra jamais venir à bout des peuples déterminés à être libres. La guerre du Vietnam le prouve chaque jour au monde entier.

Jusqu'à maintenant, pas moins de 90 patriotes ont été condamnés à des peines d'em-

prisonnement. De plus, des centaines d'indépendantistes ont été arrêtés depuis 1963 pour avoir participé à des manifestations. Tous les mouvements indépendantistes, ainsi que leurs dirigeants, ont déjà été victimes de perquisitions, de menaces, etc., l'État policier a connu ses plus beaux jours sous le règne mémorable de Claude Wagner.



## que sont-ils devenus ?

Depuis leur arrestation à New York Pierre Vallières et Charles Gagnon ont fait parler d'eux à quelques reprises dans les journaux mais ces quelques bribes d'informations étaient sur-censurées et sans proportion avec l'importance de cet événement. De solides barrages de béton et de policiers les entourent et les journalistes "officiels" obéissent à la consigne du silence décrétée en "haut lieu. L'affaire Lemay est mieux vue parce qu'elle ne remet pas en question le système établi et parce qu'elle alimente les goûts sensationnalistes d'une certaine catégorie de journalistes.

Malgré ces obstacles qu'on voudrait infranchissables nous avons pu établir un contact avec Vallières et Gagnon. L'entrevue qui suit en a résulté. Il nous est évidemment impossible de révéler comment elle se fit.

**Q. Après cinq ans d'existence du F.L.Q., plusieurs ont l'impression que le seul bilan qu'on puisse porter à son crédit, c'est d'avoir conduit en prison une centaine de jeunes Québécois...**

R. Ceux qui pensent ainsi n'ont pas compris grand-chose à l'évolution énorme de la conscience populaire québécoise depuis une dizaine d'années. Je crois que la C.I.A. américaine et les organismes

réactionnaires du Québec et du Canada sont plus perspicaces. Vous savez que le F.B.I. et la C.I.A. sont présents ici à Montréal; vous savez que les polices québécoises et canadiennes ont créé des brigades anti-terroristes; vous savez que l'Armée canadienne s'exerce depuis quelques années à la lutte anti-guerrilla; vous êtes au courant de la propagande réactionnaire des Chambres de Commerce, des Vigilants (de la Confédération), du Centre des dirigeants d'entreprises, etc. Ces hommes et ces groupes savent que le peuple québécois est en train de sortir de sa torpeur. Voyez dans les syndicats, dans les comités de citoyens, dans les associations de parents, de locataires, de chômeurs; la colère gronde. Les revendications populaires portent sur tous les aspects de la vie de notre société: chômage, habitation, éducation, relations internationales, indépendance politique, injustice et contradictions du système capitaliste, langue, culture, loisirs, etc. Les manifestations sont plus fréquentes, les manifestants sont plus nombreux et plus agressifs... Le F.L.Q. m'apparaît comme l'avant-garde de ce vaste mouvement populaire; il est donc normal que ses partisans aient payé plus cher que les autres. Quand le peuple se donne une avant-garde, l'Ordre établi s'efforce toujours de la détruire par tous les moyens. Mais le peuple organisé est invincible, et le peuple québécois est en train de s'organiser.

**Q. Le F.L.Q. a été une aventure plus ou moins malheureuse pour quelques centaines de jeunes Québécois. Maintenant, avec le R.I.N. et surtout avec le M.S.-A. et la fusion qu'on prévoit des deux mouvements, le F.L.Q. est chose du passé. Est-ce là votre avis?**

R. Non, pas du tout. Le F.L.Q. est, en vérité, un mouvement encore naissant, en ce sens que les partisans de la libération du peuple québécois n'ont pas encore complètement réussi à se donner une organisation forte et stable; ils agissent encore dans une certaine anarchie, dans une certaine confusion tant idéologique que stratégique. D'ailleurs, cela est tout à fait normal, à mon sens; le mouvement ne fera son unité que dans l'action, c'est dans la lutte que le peuple deviendra "positivement révolutionnaire" que son avant-garde se développera. Une révolution n'est jamais le fruit du hasard ni d'une magie quel-

conque; elle est l'action d'un peuple en marche vers la libération et le progrès.

**Q. Mais qu'est-ce qui distingue les objectifs du M.S.-A. et du R.I.N. de ceux du F.L.Q.? N'êtes-vous pas indépendantiste... comme Chaput, Bourgeault, Lévesque, Ferretti et les autres?**

R. Objectif et stratégie sont d'abord deux choses indissociables. D'autre part, il est complètement stupide de croire que la libération d'un peuple peut se trouver au bout d'une élection. Enfin, je ne suis pas prêt à ranger Chaput et Ferretti sous la même étiquette. En d'autres termes, l'indépendance politique du Québec, l'indépendance de papier, c'est une chose, la libération du peuple québécois, c'est une autre chose. La libération populaire, cela signifie la capacité, le pouvoir pour le peuple d'organiser la production et la distribution des biens sur des bases nouvelles, le pouvoir de développer et d'orienter sa culture conformément à ses traditions et à ses aspirations, la capacité et le pouvoir d'entretenir des relations de tous ordres avec les peuples qu'il veut. La libération populaire, c'est le commencement de la révolution; la révolution, c'est la construction de la société nouvelle. Tout cela est impossible sans la destruction de l'impérialisme et du néo-colonialisme... Pouvez-vous penser un instant que nous pouvons confier une telle tâche, un tel idéal, à des "faiseurs d'élections", fussent-ils indépendantistes? Les élections, dans le système actuel, sont faites, organisées, par les puissances financières; dans le système actuel, ceux qu'on appelle les "élus du peuple" ne sont rien d'autre que les agents des puissances de l'argent: des marionnettes. Qu'ils en soient parfois inconscients ne changent rien à l'affaire, absolument rien!

Le F.L.Q., c'est le peuple québécois en colère qui s'organise. Il est bien évident que le peuple en colère commence par détruire ce qui est à l'origine de sa colère, les forces de l'oppression, les institutions et les structures de la société capitaliste. C'est en accomplissant ces tâches nécessaires et libératrices qu'il précise son idéal, qu'il réalise son unité, qu'il développe son organisation. Loin d'être dépassé, le F.L.Q. est, pour ainsi dire, encore à venir. La libération populaire du Québec a déjà de nombreux partisans; la lutte qui est engagée maintenant va en produire

des milliers d'autres. Le F.L.Q. est véritablement l'avant-garde du peuple québécois.

**Q. De quel oeil voyez-vous alors les autres mouvements et partis indépendantistes québécois?**

R. Des accidents historiques nécessaires ! Indépendamment des tendances idéologiques diverses qu'on retrouve chez leurs leaders, ces groupes comptent une majorité de membres qui sont fondamentalement d'accord avec les partisans du F.L.Q. et qui éventuellement les rejoindront, particulièrement les jeunes — n'est-ce pas ce qui se produit avec le Viet-cong, avec le Black Power, pour ne citer que deux exemples? — Malheureusement, ces Québécois ne voient pas encore clairement toutes les implications, toutes les conditions d'une indépendance véritable; ce qui leur permet de croire que celle-ci leur sera accordée contre quelques bravos et un "x" marqué au bon endroit sur un bulletin de vote. Il y a aussi, bien sûr, la petite-bourgeoisie francophone du Québec qui, depuis bientôt deux siècles, est profondément frustrée de n'avoir qu'un si petit rôle à jouer dans l'administration des richesses de son territoire. Elle serait très heureuse, du moins elle le croit présentement, de faire affaires directement avec les managers américains sans avoir à passer comme actuellement par des intermédiaires "canadiens". Des nationalistes petits-bourgeois de cette trempe, il y en a sans doute autant sinon plus, dans l'Union nationale que dans le R.I.N. et le M.S.-A. Si leur flamme démagogique peut favoriser le développement d'une certaine fierté populaire tout à fait positive, notre avant-garde révolutionnaire doit être très consciente du contenu nettement réactionnaire de leur nationalisme ou de leur indépendantisme. Mais il serait absurde de consacrer le meilleur de ses énergies à combattre le nationalisme réactionnaire; ce serait à plus ou moins longue échéance, verser dans un trudeauisme tout aussi réactionnaire. Notre rôle premier c'est de "lancer" le peuple québécois dans la révolution et d'organiser l'avant-garde populaire. Cela comporte une certaine part de critique . . . et bien d'autres choses !

**Q. Comme quoi, par exemple ? Quelles seraient selon vous les tâches les plus urgentes de cette avant-garde ?**

R. A part les tâches d'organisation interne proprement dites, comme la formation de réseaux, de chefs militaires, de guerilleros, comme la récupération de matériel, comme l'installation d'imprimeries et de postes de radio clandestins, etc., je crois que le plus urgent, c'est de politiser la colère du peuple. Ainsi, la propagande révolutionnaire fait terriblement défaut au Québec présentement. Or, pour être vraiment révolutionnaire, cela peut paraître une lapalissade, la propagande doit atteindre le peuple. Pour cela, elle doit être plus que de la simple propagande écrite, elle doit comporter toutes les formes possibles d'agitation sociale: discours, meetings, slogans, manifestations, résistance aux forces policières de la répression, violence populaire quand il y a violence manifeste de la part des forces de l'ordre. En d'autres termes, de la propagande révolutionnaire sans action révolutionnaire, cela ne peut pas exister. C'est pourquoi plus la colère populaire s'exprimera avec spontanéité et vigueur, plus elle trouvera des voix pour la traduire. Comme je parle à Parti pris, j'ajouterai que des intellectuels révolutionnaires qui ne sont pas d'abord des révolutionnaires, cela n'existe pas non plus. Des intellectuels soi-disant révolutionnaires qui en pratique se refusent à l'action révolutionnaire, sont vite dépassés par les événements et deviennent souvent à leur insu, des artisans de la réaction. Qui aurait crû il y a dix ans que Pierre Elliott-Trudeau serait aujourd'hui aspirant premier ministre du Canada ? Et n'allons pas croire que **Cité Libre** et Elliott-Trudeau sont des cas d'exception dans notre société . . .

La révolution, c'est la lutte du peuple. Le rôle d'une avant-garde révolutionnaire, c'est de montrer la voie de la révolution au peuple en accomplissant elle-même les tâches qu'elle préconise. La lutte que nous avons entreprise sera longue, difficile, faite de nombreuses batailles dont certaines seront perdues, mais le résultat auquel nous aspirons est tellement important et tellement emballant (pour les jeunes qui ne se laissent pas prendre par les succédanés de révolte que leur propose la société bourgeoise décadente) que ces difficultés ne comptent guère. Nous savons que finalement le peuple vaincra; nous luttons avec le peuple, au sein du peuple. Nous vaincrons, comme tous les peuples révolutionnaires du monde vaincraient !

## faut-il demander justice ?

"Il n'y a pas de justice, disent quotidiennement les travailleurs. Pour le F.L.Q. non plus, il n'y a pas de justice. Il pourrait tout de même y avoir un début de franchise, d'honnêteté et de vérité, si l'on nous accordait un procès politique. Il revient à ceux qui le comprennent de démasquer le mensonge, de faire connaître la vérité afin que la population du Québec ne soit pas dupe du pseudo-procès qui s'annonce." Ces paroles de Charles Gagnon indiquent bien dans quelle optique fonctionne la justice québécoise. Aussi demande-t-il "à ceux qui le comprennent" de démasquer et de dénoncer cet état de chose. C'est ce qu'a fait Robert Lemieux, avocat, qui fait de l'excellent travail comme conseiller juridique de Vallières et Gagnon, aidé en ceci par son confrère, maître Meryler. On sait que Robert Lemieux fut remercié de ses services à l'imposante, anglo-saxonne

et colonialiste étude légale "O'Brien, Home, Hall, Nolan, Saunders, O'Brien and Smith", ceci pour avoir accepté d'être le conseiller des deux accusés.

Interrogé sur le sujet qui nous intéresse, à savoir: "Est-ce que justice peut être faite dans la cause des gars du F.L.Q.?", maître Lemieux nous a répondu ce qui suit: "Voyons d'abord les faits. De tous les accusés passés et présents des différents F.L.Q. seulement quatre sur quatre-vingt dix ont plaidés non-coupable: soit Vallières, Gagnon, Lévesque et Bouchoux. J'exclut Shirm et Guénette car étant accusés de meurtre au premier degré, la loi leur interdisait de plaider coupable. Dans l'ensemble donc, 5% seulement des accusés de ces divers mouvements ont plaidés non-coupables. Or cette même moyenne se situe autour de trente ou quarante pour cent en ce qui concerne l'ensemble de toutes les autres causes plaidées dans le cadre du code criminel. La conclu-

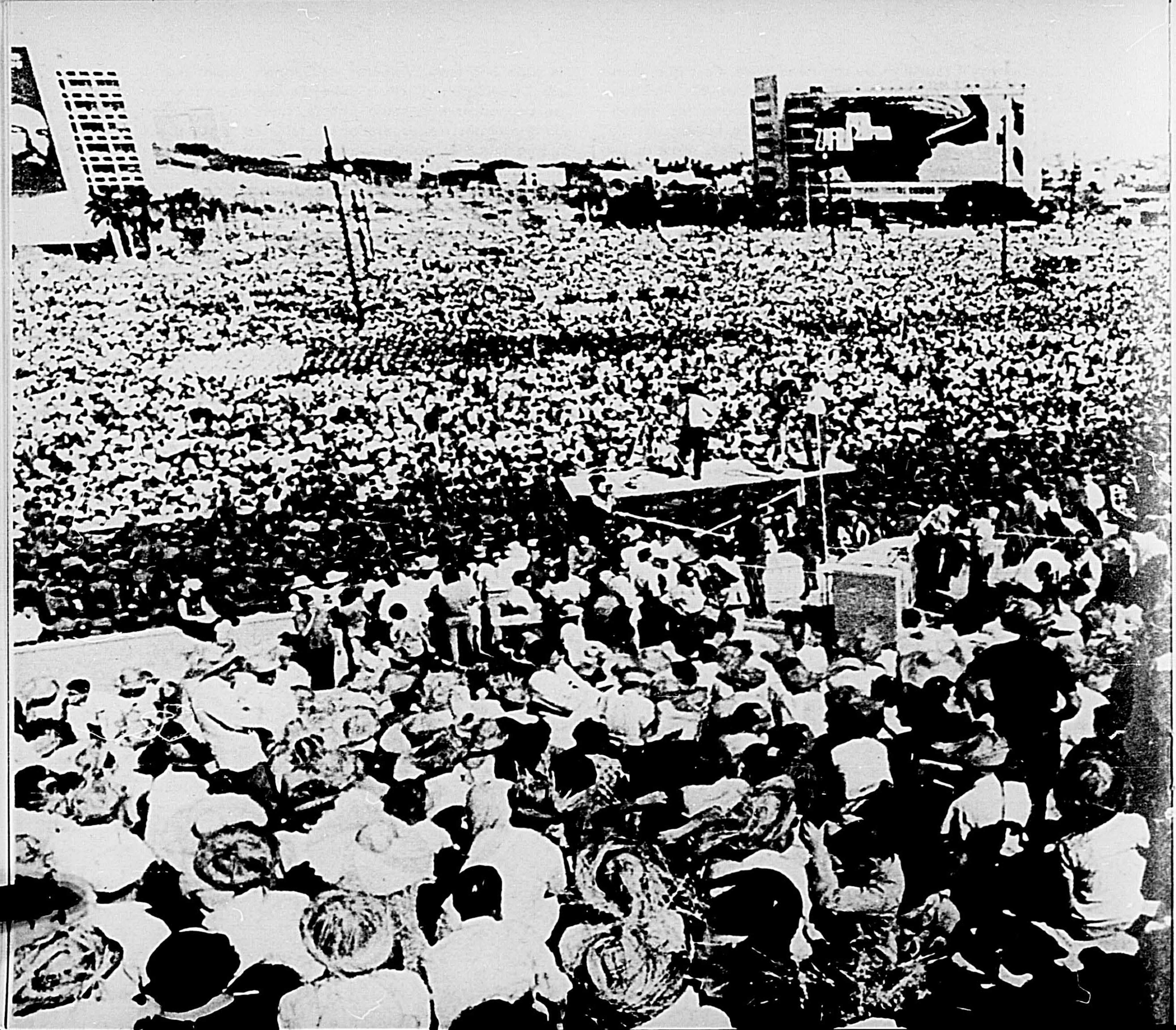


sion qu'il faut tirer de ce phénomène, c'est que, comme dans tout autre système, le pouvoir, lorsqu'il s'agit de causes politiques, utilise toutes les méthodes de "persuasion" pour convaincre les accusés de plaider coupable. Ce qui se produit alors, c'est qu'un avocat "vendu" se présente devant la cour et déclare: "Mon client plaide coupable; il a fait une erreur... etc". Et ainsi la bonne société peut dormir en paix."

"Le pouvoir, poursuit maître Lemieux, ne permet jamais qu'un tel procès ait lieu, car il risquerait de démasquer l'écrasement l'exploitation et l'humiliation que subit le peuple Québécois depuis deux siècles." Continuant sur des exemples précis il poursuit: "Dans le cas de Gilles Pruneau, on l'a tellement battu afin de lui faire signer des déclarations, que depuis il est sourd d'une oreille. Lorsque ce n'est pas la brutalité, c'est le traitement de faveur, comme le démontre le cas de certains membres du dernier F.L.Q. Il y a aussi le cas de la demande de cautionnement de Richard Bouchoux. Ce dernier a été acquitté de la principale accusation qui pesait sur lui en décembre dernier. Il n'a plus qu'une seule accusation qui pèse sur lui et d'autres membres du F.L.Q. condamnés pour ce même délit ont reçu une peine de six mois. Or Bouchoux a déjà fait plus d'un an de prison. La seule raison qu'a pu évoquer le juge Archambeault pour lui refuser un cautionnement était "le climat social". Il faisait alors référence au vol d'armes du Cap-de-la-Madeleine. (On sait maintenant que Richard Bouchoux a obtenu ce cautionnement vers la fin de février. Il a tout de même dû attendre près de trois mois après son acquittement et un an et demi en tout) (R.T.). Il y a aussi le cas de Lévesque à qui on demande de plaider coupable à chaque comparution depuis vingt mois. Cette pratique constitue la forme la plus subtile et la plus pénible d'intimidation. On peut en mesurer les effets: Bouchoux ne mange presque plus depuis trois mois et il souffre des suites d'une syncope, ceci s'ajoutant à divers autres déséquilibres physiques et psychologiques. Il s'agit là d'un véritable cas de torture. Bouchoux m'a affirmé qu'il préférerait se faire écraser les génitales ou subir quelque autre forme de torture physique plutôt que de continuer à subir ce cauchemar psychologique. Et la liste s'allonge encore. Lors de leur comparution du 8 janvier dernier devant

le juge Shorteno, Vallières et Gagnon furent expulsés "manu-militari" de la salle d'audience sans avoir pu prononcer une seule phrase, bien qu'ils avaient d'importantes représentations à faire au tribunal. Ce même jour, les policiers avaient bloqué un corridor attenant à la salle d'audience, ce qui fait que leur deux conseillers juridiques, moi-même et maître Mergler, ne purent assister à la comparution de leurs clients."

On pourra prétendre en certains milieux que Robert Lemieux a un parti-pris évident en faveur des deux accusés, ce qui devrait d'ailleurs être l'attitude de tout Québécois digne de ce nom, mais on ne pourra éviter la conclusion que plusieurs ont formulée déjà et qui est encore plus évidente après ce qui a été dit ici: la justice d'ici sert à masquer le système d'exploitation et de colonisation qui est notre lot et elle fait tout en son pouvoir pour éliminer les éléments qui contestent cette situation. Contentons-nous ici de signaler un fait intéressant relaté dans le numéro du journal "La Presse" du vendredi 23 février, soit trois jours avant l'ouverture du procès de Vallières et Gagnon. Ce jour-là Mes Lemieux et Mergler présentaient devant le tribunal une requête pour l'obtention d'un mandat ou d'une sommation contre deux policiers en charge de l'enquête dans l'affaire qui nous intéresse. Dans cette requête les deux avocats affirmaient: "qu'ils avaient en main des affidavits d'une parente de Serge Demers, . . . , pour démontrer que ces deux policiers s'étaient rendus coupables d'intimidation et de voies de fait . . ." Le juge déclara "qu'il ne serait pas de bon aloi pour les tribunaux de commencer à accuser les policiers d'intimidation surtout lorsqu'ils procèdent à d'importantes enquêtes et tentent de présenter des preuves, surtout dans des causes importantes comme celles dans lesquelles Vallières et Gagnon sont impliqués." Sans commentaires.



## **Ano del guerrillero heroico**

# **HASTA LA VICTORIA SIEMPRE!**

**“En pleine époque de la cybernétique et de la conquête du cosmos, l'impérialisme et le néo-colonialisme s'obstinent à maintenir ces peuples dans les dépotoirs de l'histoire.”**

Du 4 au 11 janvier 1968 avait lieu à Cuba le Congrès Culturel de La Havane. Les lignes qui suivent sont la somme de mes impressions, un rappel des faits saillants qui s'y sont déroulés — les journaux n'ayant pas été particulièrement bavards à ce sujet — ainsi qu'une tentative de mise au point sur la situation politique, économique, culturelle et sociale à Cuba. Je tiens à dire que l'impartialité n'est pas mon fort. Je parle de quelque chose que j'ai aimé et que j'aimerais faire partager. Je n'ai pas cherché la bête noire à la manière des journalistes de la U.P.I. ou de la P.A. J'ai voulu savoir ce qu'un tel régime social pouvait apporter aux gens. Si leur situation s'améliorait. Jusqu'à quel point le blocus économique américain est efficace. Etc.

Evidemment, on ne ment que très rarement au sujet de Cuba. On est plus astucieux que cela. On cherche et on trouve la peccadille, on monte le tout en épingle et on évite ainsi de dire que depuis la révolution, les gens mangent à leur faim, que Cuba est peut-être maintenant vingt ans en avant des autres pays d'Amérique Latine, qu'on a vaincu le chômage et le racisme — surtout ça, c'est difficile à avaler pour un Amé-

ricain et on se garde bien de tourner le fer dans la plaie. On n'insiste pas sur la disparition de l'analphabétisme (expérience qui a réussi à un point tel que l'UNESCO a recommandé qu'on s'en serve pour la Campagne Mondiale d'Alphabétisation) et on évite de parler de la lutte pour l'obtention de la sixième année par la population en général. Du fait qu'on a doublé le nombre de lits d'hôpitaux. Presque triplé le nombre de polycliniques. Qu'on a vacciné la population à près de 100%. Que les maladies tropicales sont disparues de l'île. Que les soins médicaux, dentaires et oculaires sont gratuits. Qu'on construit des maisons très confortables et très modernes et qu'on les donne aux paysans. Que la femme n'a qu'à manifester son désir de travailler pour qu'on s'occupe de ses enfants et ce à titre gratuit. Que tous, sans exception, ont droit à deux semaines de vacances payées à la mer. Que le loyer ne peut jamais dépasser 10% du salaire. Qu'on construit des écoles à toute vapeur. Que près du tiers de la population étudie. Qu'absorption faite des médecins, les gens les mieux payés sont les enseignants et les intellectuels en général. Qu'on a maintenant cessé de publier des journaux jaunes pour publier de la littératu-

re et des manuels scolaires (8.2 millions d'exemplaires en 1967 — prévision: 10 millions en 1968). Que la production de lait sera bientôt telle qu'on pourra se permettre de le donner à la population.

Qu'ailleurs (on sait où), les populations sont sous-alimentées, exploitées de façon honteuse, analphabètes. Que les terres arabes sont propriétés, parfois jusqu'à plus de 90%, des trusts américains. Que les gens travaillent pour des salaires de famine et que, s'ils osent se plaindre, on n'hésite pas à les bombarder au napalm. Que le taux de mortalité infantile est ahurissant. Que dans certaines régions, trois nouveau-nés sur dix n'atteignent pas l'âge d'un an. Que les Américains de plus de quinze ans ont en moyenne de 8 à 9 ans de scolarité tandis qu'en Amérique Latine, la moyenne est inférieure à un an. Que 50% de ces enfants ne vont jamais à l'école.

#### QUE :

“dans ce continent semi-colonial meurent de faim, de maladies curables ou de vieillesse prématurée quatre personnes environ par minute, cinq mille cinq cents par jour, deux millions par an, dix millions tous les cinq ans. Ces décès pourraient facilement être évités, mais ils se produisent cependant. La population latino-américaine, dans une proportion des deux tiers, vit peu et sous la menace permanente de la mort. C'est un véritable holocauste de vies humaines qui, en quinze ans, a provoqué deux fois plus de morts que la guerre de 1914 et continue encore ses ravages. Entre-temps, de l'Amérique Latine afflue un torrent ininterrompu d'argent: quelque quatre mille dollars par minute, six millions par jour, deux milliards par an, dix milliards tous les cinq ans. Pour chaque millier de dollars qu'on nous enlève, on nous laisse un mort. Mille dollars par cadavre: tel est le prix de ce qu'on appelle l'impérialisme. Mille dollars par cadavre et quatre cadavres par minute!”<sup>1</sup>

#### QUE :

“pour la période 1950-1965, alors que les investissements américains représentent 23.9 milliards de dollars, on a, dans le même temps, rapatrié aux U.S.A., grâce à ces investissements, 37 milliards de dollars!”<sup>2</sup>

Et que, s'il n'y a que 2% des investissements américains qui vont aux pays sous-développés, on se rend compte par le tableau qui suit qu'il ne faut aux Américains qu'un minimum d'investissements pour siphonner le maximum . . .

Période	Europe	Canada	Amérique Latine	Autres
1950-1965				
Investissements apportés des U.S.A. (milliards de \$)	8.8	6.8	3.8	5.2
Revenus des investissements rapatriés aux U.S.A. (milliards de \$)	5.5	5.9	11.3	14.3
Flux résultant (le signe + correspond aux rentrées)	2.6	0.9	+7.5	+9.1

#### QUE :

“Dans les dix dernières années le prix des matières premières, ressource essentielle des pays sous-développés, a baissé de 25%, tandis que les prix des produits industriels ont augmenté de 50%. Il en est résulté que la dette extérieure des 97 nations sous-développées est passée de 9 milliards de dollars en 1955 à 30 milliards en 1963 et à près de 40 milliards aujourd'hui.”<sup>3</sup>

#### QUE :

“Sur les 43,000 ingénieurs et savants immigrés aux U.S.A. entre 1949 et 1961 plus de 60% provenaient des pays sous-développés.”<sup>4</sup>

#### QUE :

“le chiffre d'affaires de la General Motors représente le budget total de 35 pays sous-développés.”<sup>5</sup>

#### QUE :

“Le revenu moyen par habitant dans plus de quarante nations du monde, dans les pays sous-développés, ne dépasse pas aujourd'hui 120 dol-

**lars par an. Le revenu moyen par habitant aux Etats-Unis est de plus de 3,000 dollars. C'est à dire une différence de 2,000%." 6**

Et que pourtant L.B.J. lui-même nous avoue candidement le six juillet 1967 que les Etats-Unis, représentant 8% de la population du globe en possèdent la moitié des richesses, le tiers des voies ferrées et les deux tiers des automobiles en circulation . . . C'est grotesque. Et pourtant les Américains continuent à faire la pluie et le beau temps avec la bénédiction des gouvernements de même acabit. Certains faits sont trop éloquents. Si je me suis permis cette série de citations, c'est que, justement, le thème du congrès était : "Responsabilité de l'intellectuel face aux problèmes du tiers-monde" — expression, soit dit en passant, qui comporte un aspect condescendant assez irritant pour les populations en question, un peu comme lorsqu'on parle du deuxième sexe.

L'exergue de ce texte est tiré d'une des résolutions finales du congrès.

## **la havane**

Ce qui nous frappa d'abord à La Havane, c'est le fait que cette ville est très peu illuminée par rapport à Montréal ou à Mexico par exemple. Cuba étant une île, on a peu de moyens d'obtenir de l'électricité. C'était hallucinant. Après le verre de l'amitié, en attendant nos bagages, quelques autos de l'ex-flotte de Cadillac de Batista vinrent nous chercher pour nous amener à notre hôtel — le Habana Libre, évidemment (ex-Hilton); évidemment, parce que cet hôtel est maintenant le symbole même de la libération de Cuba, tout comme on nomme Cuba Libre le Coca-Cola du "rhum and coke" depuis la nationalisation. C'était hallucinant. Nous filions dans la demi-campagne, une faible lumière nous parvenant des lampadaires aux croisées de chemin, puis nous étions subitement éblouis par les néons d'un premier panneau réclame: "Viva el nuevo aniversario de la revolucion". On se rendra compte par la suite que toute la publicité à Cuba

est axée sur la révolution. Non pas dans le sens de propagande, mais bien d'éducation. On tente de stimuler les gens de les amener à toujours être conscients qu'ils sont les piliers du système social, que c'est d'eux que dépend son succès. On explique. On enseigne. Cuba est devenu une gigantesque école. Près du tiers de la population suit des cours. La publicité de style capitaliste a évidemment disparue. C'est très reposant! J'ai pu enfin faire l'expérience de ce que c'est que d'écouter la radio ou la télévision sans me faire écorcher les oreilles par quelque marchand de ferraille. Parlant de ferraille, l'allure et l'apparence des automobiles à Cuba a également de quoi impressionner. On se promène avec les mêmes voitures depuis 1958 et, évidemment, les carrosseries sont passablement endommagées et bien des pièces manquent car, à cause du blocus économique américain, on ne peut plus s'en procurer. Et Cuba préfère, cela va de soi, acheter des tracteurs, des camions et des autobus plutôt que des automobiles. Cuba possède maintenant 40,000 tracteurs. Sans compter ce qu'on appelle la Brigade Che qui est une équipe d'hommes chargée de défricher les terres qui ne sont pas encore déboisées. Cette Brigade est d'un type tout à fait particulier. En effet, on a assigné à cet ouvrage les chars d'assaut qui étaient devenus inactifs depuis la victoire de la révolution.

On s'installa donc au Habana Libre. Nous avions quatre jours de congé avant le début du congrès. Nous en avons profité pour visiter et rencontrer des gens de différents milieux. Rencontré les directeurs de l'Institut Cubain du Cinéma, de la revue Casa de Las Americas, la revue culturelle cubaine par excellence. Rencontré l'ambassadeur chinois — qui s'est d'ailleurs empressé de nous montrer son livre des Pensées de Mao et qui nous projeta des films sur la Chine et sur la Révolution culturelle. Visité certains musées; en particulier celui de José Martí, internationaliste à la manière du Che, poète et révolutionnaire de la guerre d'indépendance de Cuba où il trouva la mort. Il y a d'ailleurs un curieux parallèle à faire entre le Che, Martí et Bolivar. L'idée de communauté latino-américaine

a la vie dure. Un des éléments de la philosophie des guérilleros de ces pays est justement que la lutte ne peut être qu'internationale.

La Havane est une ville incroyablement propre. Il n'y a qu'une ombre au tableau. On peut difficilement se procurer de la peinture semble-t-il. Avec le résultat que bien des édifices sont endommagés par les intempéries. Par contre, les gens sont très bien mis. Les vêtements et les chaussures sont rationnés. Mais contrairement à avant la révolution, les gens peuvent tous maintenant s'en payer. C'est la même chose pour la nourriture. A la différence près que leurs coupons de ration épuisés, ils peuvent manger, sans réserve, au restaurant. On sillonne la ville et la banlieue dans toutes les directions. Partout, des photos et des affiches du Che. Il est plus que présent. Il est actif dans chaque Cubain. Il est la matrice de l'homme nouveau qu'on est en train de produire.

## **IX ième anniversaire**

Quand les guérilleros cubains entrèrent dans La Havane, ils se rendirent subitement compte qu'ils étaient au pouvoir. En effet, Batista avait passé la nuit du Jour de l'An au Tropicana et, aux petites heures du matin, s'était fait reconduire, avec sa clique, à l'aéroport. Il laissa là sa flotte de Cadillac et s'enfuit en avion. Fidel en tête, les guérilleros se rendirent au Hilton et installèrent le gouvernement dans les six derniers étages de l'hôtel. Le Tropicana, depuis ce temps, fait l'objet de la fierté des Cubains. C'est en effet un des plus gros, sinon le plus gros, clubs de nuit du monde. A titre d'invités, on nous y amena donc pour célébrer le neuvième anniversaire de la révolution et, évidemment, le Jour de l'An. On y présenta la première d'un spectacle de music-hall qui doit encore tenir l'af-



fiche. Montréal aurait intérêt à y déléguer quelques observateurs du monde du spectacle. On s'est bien gardé de le dire. Mais, à ce sujet, notre ville a été la risée du monde l'été dernier. Ce n'est tout de même pas le "chic" Casa Loma qui fait le poids!... C'était donc une nuit de réjouissances comme partout ailleurs. A une exception près. Les élites de la révolution, des milliers de personnes. Ils trouvèrent une façon bien particulière de débiter l'année. Pendant que nous fêtions au Tropicana, eux, ils plantaient du café. Ils avaient commencé le matin et continuèrent jusqu'aux environs de trois heures du matin. Je ne sais trop s'il est utile d'insister sur le fait que ce travail bénévole ressemblait étrangement à un pique-nique, des plus originaux, il va sans dire. C'est d'ailleurs toujours ainsi dans les diverses plantations. C'est par centaines qu'on va au champ. A divers moments de l'année, chacun est tenu d'aller faire sa part pour les récoltes. Fonctionnaires, médecins, professeurs, étudiants, tous donnent leur coup de main. Grosso-modo, les gens acceptent sans rouspéter. Et puis, ça permet de changer d'air!

## le congrès

Le congrès fut inauguré par le président de la République, Osvaldo Dorticos. Après nous avoir souhaité la bienvenue, il céda la parole à Huynh Tu, un peintre, représentant du FNL vietnamien. Ce dernier fit un long exposé, très émouvant, sur l'état de la culture au Vietnam du Sud, sur la dépravation et la démence des Américains et de leurs collaborateurs, sur la dégradation des mœurs et la corruption érigée en système — à Saïgon seulement: 20,000 bordels, 70,000 prostituées, sans compter celles qui n'ont pas ce "statut" de façon officielle (approximation: 120,000) — les deux plus gros clubs de nuit de Saïgon sont propriétés d'une part de Cao Ky et, d'autre part, d'un chef de police de cette même ville. Or, il arrive qu'ils ont tous deux, dernièrement, été obligé d'avouer, et les

Américains n'ont évidemment pas pu les contredire, qu'ils devaient régulièrement payer l'impôt au FNL pour que ce dernier ne détruise pas leur bâtiment! — Tu nous parla de l'organisation des écoles souterraines, du rôle de la femme dans la guerre de guérilla, du rôle de l'intellectuel dans la révolution. (Anecdote: le poète vietnamien est à l'avant-garde dans la lutte. Il prend les armes comme tout le monde pour défendre sa patrie. Comment écrire dans une telle situation, au combat? Jamais à court d'idées, et quel symbolisme, on rédige ses poèmes sur la crosse de son fusil!) Et le peintre continue à nous parler de sa lutte. Il remet le drapeau du FNL à Dorticos, ainsi qu'une gravure sur fer poli (morceau d'un jet américain descendu par la DCA) représentant la femme vietnamienne et son enfant. C'est alors que Cu Huy Can, un poète du Vietnam du Nord, se présente à la tribune pour embrasser son compatriote du Sud, scène des plus pathétiques qui se termine par une ovation monstre de l'assistance et par un rappel du peintre et du poète que le Vietnam ne fait qu'un et que tous les impérialistes et les colonialistes du monde n'y pourront rien changer.

## au palais de la révolution

Rencontrer Fidel est quelque chose de très impressionnant. D'abord, l'aspect physique de cet homme. Plus de six pieds de hauteur. Un corps d'athlète. C'en est un en effet. On sait à quel point il aime le baseball et le ballon-panier. C'est notre guide, qui nous sert aussi d'interprète, qui nous le présente. Elle — c'est une étudiante — s'adresse à lui en lui lançant le traditionnel "compagnero!" qui signifie à la fois compagnon et camarade. Fidel — jamais on ne parle de Castro — Fidel donc, nous demanda de quel pays nous étions. Richard Lacroix lui répondit qu'au total nous étions quatorze Québécois et deux Canadiens. Plaisanterie sérieuse qu'il ne dédaigne pas. Inutile de dire qu'il connaît, au

moins assez bien, la situation politique du Québec. Le groupe québécois a par ailleurs signé une déclaration de solidarité avec le tiers-monde dans notre lutte pour la libération du Québec.

Ce qui frappe au premier abord quand on regarde cet homme, c'est la douceur de son visage, de ses expressions, sa façon de parler et d'écouter. On a eu beau se dire qu'il est chef d'Etat, commandant en chef de l'armée cubaine, on est tous resté avec cette même impression. Nos guides nous ont d'autre part fait remarquer qu'il n'était plus du tout le même depuis la mort du Che. C'était son meilleur ami. C'est connu. Sa mort l'a évidemment profondément touché. Ce n'est donc qu'au troisième discours auquel nous assistions qu'il retrouva, nous dit-on, la flamme qui l'anime normalement quand il prend la parole. Lors de son premier discours en notre présence, celui du deux janvier, il annonça avec moult explications le rationnement de l'essence, parla de la grande campagne de plantation de café et, surtout, du Che sur-vivant parmi les peuples. C'est à cette occasion qu'on déclara 1968, l'année du guérillero héroïque. Il déclara que le travail du Che était à finir. C'est alors que nombre de gens levèrent le bras, leur fusil ou leur machette, faisant ainsi signe qu'ils étaient prêts à prendre la relève. C'est la première préoccupation du gouvernement cubain. Former l'homme nouveau. Les jeunes qui défilaient scandaient des slogans, dont, en particulier: "Former des hommes comme le Che!" (Les slogans sont une forme d'éducation populaire à Cuba). Sur la Place de la Révolution, les gens ont pleuré, littéralement, la disparition du Che. Rares, en effet, sont les Cubains qui ne l'ont pas rencontré au moins quelques fois. C'est un fait bien connu qu'il lui arrivait fréquemment d'aller travailler avec les ouvriers et les paysans et de discuter avec eux de leurs problèmes.

Rencontré le président Dorticos, le chef des forces armées au gouvernement, un musicien soit dit en passant, le secrétaire du P.C., Arme-

nio Hart, considéré comme le radical du parti. Question: "Vous dites qu'il faut que la révolution soit permanente. Dans vingt ans, n'avez-vous pas peur que l'ardeur révolutionnaire soit apaisée?" Réponse: "J'espère qu'alors on saura faire une deuxième révolution!" Le tout pris par la délégation comme une boutade. Lui, riant et sérieux à la fois. On se rend compte aujourd'hui, avec l'expulsion de Anibal Escalante, ex-chef d'une faction du parti, que Cuba refuse le bon-ententisme. Et c'est bien. Guevara vit dans le peuple cubain. Cuba n'est que le premier territoire libre d'Amérique. On en est très conscient. Aussi sur le plan intérieur manifeste-t-on un souci continu en vue de former cet homme nouveau. Et la tolérance envers l'exploitation des peuples d'Amérique Latine est incompatible avec la nouvelle morale. On est intègre ou on ne l'est pas. Former des hommes comme le Che. On trouve cette préoccupation à tous les niveaux. Ainsi lors d'une visite au campus des arts, en réponse à la question suivante: "Que ferez-vous avec tous ces danseurs qui sortiront de votre école? Après tout vous n'avez pas besoin de dix ou même douze troupes", la directrice nous répondit simplement que les gradués se grouperont en troupes d'enseignement pour montrer aux gens, pour faire apprécier, le ballet auquel ils sont semble-t-il assez rébarbatifs. Il est d'ailleurs intéressant de noter, au sujet de ce campus, qu'il s'agissait auparavant d'un Golf and Country Club. Maintenant étatisé, on s'est servi de chacun des bâtiments pour abriter le théâtre, les arts plastiques, la musique, la danse et le folklore. Ces cinq écoles groupées sur un même terrain, on voit facilement les possibilités de travail qui s'offrent... Quant au terrain devenu vacants, eh bien! c'est idéal pour les pâturages. Comme pour chacun des 200,000 boursiers de La Havane, ces étudiants sont éduqués, logés, nourris et vêtus gratuitement. Sans compter les livres gratuits et une sorte de pré-salaire pour argent de poche. D'un autre côté, ils sont tenus de faire leur part dans la production nationale. Ainsi, l'université est complètement encerclée de canne à sucre que cultivent les étu-

dians. A l'école des arts c'est du café. Etc. Grâce à l'aide des pays socialistes, on a pu former des professeurs. Maintenant, ce sont les aînés qui enseignent aux cadets. Et ainsi de suite. Mais cette organisation scolaire ne va pas sans problèmes :

## **le divorce**

Avis aux amateurs, le divorce s'obtient en 28 jours à Cuba. Nous avons eu l'occasion à ce sujet de parler avec des personnes divorcées. Ce sont, semble-t-il, surtout les jeunes qui divorcent. Pourquoi? Commençons par le début. Une fois le gouvernement révolutionnaire au pouvoir, il tenta et réussit à mettre un peu d'ordre dans la morale publique. La Havane était un paradis du jeu et de la prostitution. Sans compter le fait que c'était un refuge pour gangsters en rupture de ban avec les U.S.A. On ferma donc les maisons de jeu, on se débarrassa de la pègre et on tenta de rééduquer les prostituées. Avec de forts bons résultats pour ces dernières — à toutes fins pratiques, il ne reste plus que quelques prostituées qui font le trottoir à leur compte. Un souffle de puritanisme s'abattit sur l'île. Ce, pardessus les vieux préjugés espagnols. Or, il arrive que, après la prise du pouvoir, la jeunesse en bloc entra à l'école. On connaît la suite. Les résidences des gros bonnets devinrent des résidences d'étudiants. Nourris, logés, vêtus et éduqués gratuitement, ils sont tenus, d'autre part, à certaines obligations. Entendons-nous. Ils peuvent aller dans leur famille en fin de semaine, mais sur semaine, ils doivent étudier et participer aux autres activités organisées. Bien sûr, les écoles sont mixtes. Il arrive donc ce qui était à prévoir. Comme il n'est pas question que l'étudiant amène sa compagne à sa chambre et que l'hôtel est plus que difficilement accessible, il ne reste plus que la continence. Ce qui ne marche évidemment pas. On se marie donc. Il n'y a aucun problème. On ne fait que changer de résidence. Si ça ne va pas, 28 jours suffisent pour annuler le mariage. Or voilà, ça ne va pas toujours. Loin

de là. On se marie beaucoup trop jeune. Les mariages entre jeunes de 16-17 ans ne sont pas rares. Les autorités ont donc dû y voir. Fidel se lança dans une analyse de la situation dans un discours et demanda à ce qu'on change de cap. On était donc pour s'attaquer au puritanisme. Depuis, la mini-jupe est monnaie courante. Dans certains hôtels, on n'exige plus de carte d'identité pour louer une chambre. Il paraît que le dimanche, il faut réserver! Mais cela ne règle que très partiellement le problème. En effet, "les émancipés" s'en donnent à coeur joie, mais le gros de la population ne suit pas le courant. Les vieux préjugés espagnols tiennent bon. On continue donc à se marier très jeune. Et à divorcer quand la situation devient intenable. Le problème est encore à l'étude. Mais on compte plus sur l'éducation et l'expérience pour, avec le temps, corriger cette situation.

## **surpopulation**

Contrairement à ce qu'on a souvent cru, Cuba n'est pas un pays qui souffre de surpopulation. La limitation des naissances n'est par conséquent pas un problème. Au contraire, on désire augmenter la population. L'avortement n'est donc pas très populaire. Il est cependant évidemment accepté quand la santé de la mère est en danger ou pour toute autre raison dite "sérieuse". On préfère ne prescrire l'emploi de la pilule qu'aux couples qui ont deux enfants ou plus. D'autre part, tous les étudiants mariés les reçoivent sur demande. Les soins médicaux sont gratuits et il n'y a pas de problème pour l'accouchement, si ce n'est, peut-être, que l'accroissement de personnel médical qualifié n'a pas suivi l'accroissement du nombre d'hôpitaux et de lits disponibles. Mais, encore là, ce n'est qu'une question de temps, au rythme auquel on forme les jeunes, on ne pourra plus, avant longtemps, parler d'un pays en voie de développement au sujet de Cuba, mais bien d'un pays développé et en expansion.



## le cordon de la havane

Nous avons entendu Fidel pour la deuxième fois à l'inauguration d'un centre résidentiel dont on venait de terminer la construction. Il s'agissait de 120 bungalows modernes. Il commença à parler en demandant à la foule: "Vous avez bien reçu vos clés?" Et la foule de rétorquer un "Non!" désespéré. Erreur de synchronisation! Il n'était pas au courant. Les clés ne furent remises que le lendemain. Construites en 44 jours, ces maisons font partie du projet de construction de 4,000 logis pour l'année dans ce qu'on nomme le Cordon de La Havane. Il s'agit de la périphérie de la capitale. On a décidé, pour régler le problème de l'hypertrophie de la ville, de ne plus rien y projeter d'important dans le domaine de la construction. Cuba étant d'abord et avant tout un pays agricole, on essaie le plus possible de garder les populations hors des grandes villes, principalement on ne les rendant pas plus attrayantes qu'elles ne le sont déjà. Le centre qu'on inaugurerait ce soir-là a été conçu dans cette optique. Il est doté d'une école et autres commodités, tel que terrain de jeu, garderie, etc. Fidel parla donc et, toujours le même pédagogue, expliqua de long en large les raisons qui ont amené les dirigeants à procéder de la sorte. Il parla évidemment d'agriculture et de la production laitière, se moquant poliment de ses invités en leur demandant si ce dernier sujet les intéressait! A un moment donné, il s'arrêta net pour "engueuler" (en blaguant) une femme à peu près dans la trentaine qui tentait de lui remettre une lettre et le distrait ainsi de ce qu'il disait. Il lui demanda d'attendre qu'il ait fini de parler. Et effectivement, après le discours, cinq ou six personnes se frayèrent un chemin à travers la foule et lui remirent leur message. Il semble que ce soit une pratique courante. Fidel parlait depuis environ une heure quand soudain un avion, mono-moteur, passa, à faible altitude, au-dessus de la foule. Cela ne dura que deux ou trois secondes. Un lourd silence. Fidel se tait et lève les yeux vers l'avion. Le bruit du moteur qui s'éloigne... et l'orateur de poursuivre... J'avais des

doutes quant à la possibilité d'une agression sur Cuba. Je crois toujours qu'elle est peu probable. Mais les bateaux américains qui frôlent les eaux territoriales cubaines sont là pour rappeler que les Etats-Unis se sont déclarés ennemis de Cuba. Et tous les Cubains en sont conscients. Jusqu'à un certain point, ils craignent toujours l'agression et l'invasion. (Durant notre séjour, Cuba reçut un paquet des U.S.A. par le courrier. Il contenait une bombe. Elle explosa. Résultat: cinq blessés, dont un a perdu un oeil). La leçon de la Baie de Cochons leur a été profitable. J'ai longé en autobus certaines plages et j'ai remarqué que des bunkers ont été creusés à intervalles réguliers. Chaque Cubain est tenu au service militaire. Mais celui-ci a ceci de particulier: il ne dure qu'un mois sur douze. Il est possible de remplir cette obligation, soit une fois la semaine jusqu'à concurrence de trente jours, soit deux semaines d'affilées tous les six mois ou encore, un mois complet. Le service militaire est essentiel à la survie de Cuba. Cuba ne peut tout de même pas attaquer les U.S.A., mais les U.S.A. peuvent attaquer Cuba. Le mot d'ordre est d'ailleurs assez clair. Il peut se ramener à ceci: "Sois un soldat. Tu éviteras peut-être ainsi à ton fils d'avoir à prendre les armes!" Fidel insistait là-dessus. "Cuba n'est pas un pays militariste" déclarait-il au défilé du 2 janvier. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il n'y eut que trois groupes, parmi la trentaine qui défila, qui étaient des soldats. Comme tous les latino-américains, les Cubains sont pourtant aussi fascinés par les défilés militaires. C'est pourquoi il n'y eut pas autant de personnes qu'on l'avait espérées. Qu'environ 300,000! Au sujet des militaires, le gouvernement a une politique très nette à leur égard. Contrairement à celle des pays fascistes, ou qui sont en passe de le devenir, l'armée cubaine se caractérise par l'absence de généraux, de médailles et décorations, de cette tenue vestimentaire à clinquant, et de cette discipline de façade. Bien sûr, il existe une discipline dans cette armée, mais au lieu de n'avoir appris qu'à obéir à des ordres, les soldats ont appris le pourquoi des ordres, à s'auto-

discipliner. Un conseil que donnèrent les Cubains aux représentants des pays pré-révolutionnaires, ou déjà en train de faire la révolution, est le suivant: "Si vous prenez le pouvoir, dépêchez-vous à enlever les armes des mains de l'armée pour les donner au peuple. Car c'est en faisant confiance au peuple qu'on parvient à gagner sa confiance." Si le peuple cubain suit toujours Fidel, ne cherchez pas la raison. C'est tout simplement qu'il travaille pour eux. D'ailleurs, comment voulez-vous qu'un gouvernement qui donne des maisons aux gens, comme c'est le cas dans le Cordon de La Havane, puisse être renversé? A Cuba, on ne cherche plus à tromper le peuple. On ne sert plus des intérêts financiers. On sert les intérêts du peuple. Et si ça va mal, on explique pourquoi ça va mal et comment corriger la situation. Les gens ont compris. Et maintenant quand ils voient les réalisations du gouvernement, ils disent, c'est la révolution qui a fait cela. Et c'est une question de fierté. Car chacun se sent concerné, chacun ayant d'une façon ou de l'autre participé à la révolution.

## **le black power**

J'ai eu l'occasion de rencontrer, durant le congrès, des gens du Black Power. On sait que Cuba appuie particulièrement la lutte des noirs américains. Fidel leur renouvela d'ailleurs son appui dans son discours de clôture du congrès. J'étais curieux de savoir comment leur mouvement progressait, s'ils croyaient en arriver à entrevoir une solution. "Tu sais, me répondit un noir américain, il y a 25,000 noirs dans les camps de concentration américains." Il exagère! pensai-je. Je rencontrai par la suite des représentants, blancs, du monde journalistique et du Students for Democratic Society — ces derniers font un travail qui devrait nous servir d'exemple. Ils font des recherches sur les intérêts des hauts personnages de la vie politique américaine dans le commerce et l'industrie mondiale. Ils publient ensuite les résultats en montrant le roua-

ge des intérêts en jeu en relation avec le tiers-monde —. Je répétai ce que le noir m'avait dit à un des journalistes. Il me regarda d'un air perplexe et dit simplement: "Au bas mot!" Quant à l'idée de camp de concentration, "bien sûr, ajouta-t-il, je doute qu'on en soit rendu aux fours crématoires hitlériens, mais, pour un noir, la prison est loin d'être de tout repos. Il devient l'homme à corvées du lieu. L'homme qu'on insulte, qu'on bafoue et à qui on n'hésite pas à faire un mauvais parti si tout ne tourne pas rond ou si on se sent de mauvaise humeur. On m'affirma que l'été prochain sera torride. Les communautés noires sont comme des volcans en éruption. Les armes circulent. On se prépare à l'attaque. On n'a plus grand chose à perdre. La guerre du Vietnam prend la part du lion du budget américain. Il ne reste plus que des miettes. Et de toutes façons, les noirs ont enfin compris que la haine du blanc à leur égard est indéracnable. Ce n'est que lorsque le blanc est terrorisé qu'on parvient à lui arracher la liberté. Toute l'idée du Black Power repose là-dessus. Le noir sera l'égal du blanc quand il se sera imposé et fait respecter du blanc. Mais les noirs ne se leurrent pas. La société américaine est pourrie jusqu'à la moelle. Ils font face à un machine monstrueuse et jusqu'à un certain point — ils n'ont plus guère le choix — ils ne pensent plus qu'à tout foutre en l'air. Il n'est plus question d'intégration. Leur salut ne peut venir que par la destruction de l'appareil. De l'état policier. Du fascisme au pouvoir. De l'association industrie-généraux du Pentagone. Ici, on ne s'en rend pas très bien compte. Les agences de nouvelles se sont bien gardées par exemple de noter qu'il n'y a plus un Johnson, un Rusk ou un McNamara qui peut prendre la parole, où que ce soit aux Etats-Unis, sans avoir recours à l'armée. Les manifestations prennent tellement d'ampleur et sont si fréquentes que ces messieurs sont obligés de se faire une raison. On peut s'attendre à des mesures de répression des plus sévères l'été prochain. Car il ne faut pas oublier qu'on y sera en pleine campagne électorale. J'ai demandé à ces délégués s'ils croyaient que Johnson

pouvait être battu. On pouffa de rire. Selon eux, cela frise l'utopie. Il a au moins, disent-ils, 95% des chances d'être réélu. Et de toutes façons, même s'il perdait, cela ne changerait strictement rien. Aucun candidat possible n'est intéressé à changer quoi que ce soit au système. Y compris Kennedy. Le fascisme y est installé à demeure. Ils craignent même que, si jamais Johnson perdait, cela ne ferait qu'envenimer les choses. Les Américains ne veulent surtout pas que ça change. On ne peut être que conservateur quand on s'empiffre. Face à cette société, les jeunes un tant soit peu lucides ou tout simplement révoltés se réfugient dans le mouvement hippie. Il n'est même plus question de démission. On s'est rendu compte qu'on lutte contre un mur de plomb. On se retire donc de la société en la minant à la base. Sans jeunesse, un pays est voué à la désintégration. On est hippie parce qu'on sait qu'il n'est plus possible d'espérer une transformation de la société aux Etats-Unis. Ou bien, on devient consciemment marginal, ou bien comme les noirs, on se révolte et on saccage tout. C'est la raison pour laquelle je crois par exemple qu'il n'y a rien de plus ridicule qu'un hippie québécois. L'indépendance et le socialisme sont possibles au Québec. Nous n'en sommes heureusement pas rendus au désespoir.

## **solidarité et fraternité**

En guise de conclusion, il est de bon, je crois, de souligner que les Cubains ont fait un coup de

maître sur le plan tactique et publicitaire en organisant ce congrès. Des intellectuels, des hommes de science de toutes les parties du monde on pu se rencontrer et se rendre compte que leur lutte s'insère dans un mouvement universel. Chacun prendra la plume en rentrant chez soi. C'est important. Cuba est un exemple. Il y a aussi l'aspect fraternité et solidarité: Au-dessus de toutes les divergences d'opinions, il y a bien sûr un but commun à atteindre. C'est à Cuba que j'ai vraiment pris conscience du fait qu'on ne naît pas communiste mais qu'on le devient. Voir les Cubains, c'est tout comprendre. Le communisme est par définition ouverture sur le monde, et fraternité. Une des raisons particulières pour lesquelles Cuba a organisé ce congrès, c'est justement parce que les Cubains se sentent pris dans un étau. Et le blocus américain n'y est pas pour peu. Sans compter la propagande U.S.A. D'ailleurs, si les Américains ne peuvent se rendre à Cuba sans risque de sanction, c'est justement parce que le gouvernement sait très bien que sa propagande ne tiendrait alors plus. La révolution est un climat. Ça se sent. Et on n'a qu'à regarder les gens pour voir qu'ils sont "dans le coup".

Rendons aux Cubains ce qui leur appartient:  
**Patria o muerte! Venceremos!**

**R. S.**

- 1—Première et seconde Déclaration de la Havane, brochure d'une quarantaine de pages, sans pagination, publiée à la Havane.
- 2—Révolution scientifique et impérialisme, J.P. Vigier et G. Waysand, brochure présentée au congrès, p. 25.
- 3—Ib. p. 26.
- 4—Ib. p. 27.
- 5—Ib. p. 29.
- 6—Ib. p. 30.



# trois lettres à la découverte du Québec

Un Français débarque au Québec, à peu près en même temps que le Général. Enfance aux colonies (Brazzaville), service militaire (comme médecin) en Algérie, psychiatre, anthropologue... et Auditeur Emphythéote au Collège de Pataphysique. Contrairement à la plupart de nos "cousins d'outre-mer", il se découvre une surprenante empathie pour le Québec. Après une nuit assez rare à boire en parlant de nous et de tout — surpris combien de fois de nous voir commencer en même temps les mêmes phrases — il m'adresse ces lettres. C'est le Québec redécouvert. Une démarche qui nous remet face à nous-mêmes dans les yeux d'un étranger qui ne nous est pas tout à fait étranger. Nous-mêmes dans une extériorité qui pourtant n'est pas distance. La "neutralité bienveillante" du psychanalyste, l'anthropologue qui nous étudie comme d'autres leurs Nambikwaras? Non... il y a bien là un diagnostic, mais il y a là aussi participation, il y a là contre-transfert. C'est-à-dire un homme. Et ce Français nous découvrant se découvre aussi lui-même, allant jusqu'à songer à s'établir ici, à faire du Québec sa natio-

nalité et son domicile. A chaque fois que cela se produit, je suis surpris: on peut choisir d'être québécois.

p.m.

—Au moment d'aller sous presse, j'apprends la mort soudaine de l'auteur de ces lignes. Il avait eu le temps de faire du Québec son pays, et de plusieurs Québécois ses amis. Peu importe ce qu'il eût fait par la suite, ce choix, cette aventure demeurent. Et ce nom (Baerel), anagramme de "érable", qu'il avait choisi ici pour publier des poèmes, acquiert par sa mort une réalité quasi définitive. Je publierai plus tard un recueil de ses lettres et poèmes. En attendant, je me souviens qu'il a écrit:

Comprends-tu que cela a été dans le présent qu'il n'est pas question de coupure mais d'immanence de l'instant le jeu de nos vies même dans la permanence que celle d'emblée ne connut pas de limite et qu'y penser c'est le revivre la mort n'y pourra rien

Québec, dimanche 21 janvier 1968.

Cher monsieur,

Des sentiments, des afflux de pensée, des réflexions, s'emmêlent en moi pour finir, comme des remous, à m'entraîner dans le même sens du courant.

Québec, profondément français avec une porte désignée St. John's Gate et par contre dans la maison où je suis descendu un robinet C et l'autre F, bien chaud et bien froid et non Cold et Hot. Dans la rue, des hommes un peu saouls qui s'interpellent "J'te dis de rentrer "chez vous" Martin!"

Tout cela dans la neige du milieu de la nuit avec Levis miroitant sur la droite de mon chemin.

Finalement je ne sais pas si c'est vraiment une réplique douloureuse de ma personnalité nationale que je rencontre ici. Réplique implique dédoublement donc schizophrénie, image en miroir. Or il n'y a pas de solution de continuité mais prolongement, communication, parce que nous buvons aux mêmes sources. Personnellement je suis plus près d'un Québécois que d'un Marseillais ou d'un Catalan de Perpignan. Je pense que l'on peut en faire autant de bien des Français du Nord ou du Centre.

Il y a donc cette profondeur de la réalité française qui se nourrit en vous très intensément. Nous possédons ensemble quelque chose comme le cœur d'une forêt identique. Vous avez transporté cela en des paysages du Nouveau-Monde mais votre enracinement est le nôtre car il remonte au même Néolithique. Et tout de

suite des équivalences ont pu s'établir. Il suffit de lire le catalogue de la flore que rédigea Pierre Boucher dans son volume sur la Nouvelle-France.

De l'autre côté de la mer il y avait donc autre chose.

Les hivers passèrent. Vous avez collé à ce nouveau continent. Vous avez développé une paysannerie et trouvé de la chaleur pour combattre le froid.

Vint 1760 — Les Français sont très mal connus, ils ont effectivement la tête dure, ce sont des "cabochards". Sur un long coup de tête, vous vous êtes enfoncés dans le silence et le refus. Refus intériorisé. C'est ce repliement qui vous a conduits à vivre en dedans. Et cela vous a peu à peu déchirés.

Deux cents ans de silence et vous vous réveillez cinq millions avec une terre où tout est possible et un avenir neuf, un véritable tempérament national mais pas ces structures paralysantes qui incarcèrent d'emblée toutes nos velléités de renouvellement, pour nous autres de Vieille Europe.

Des Français, vous avez hérité la tendance à vivre divisés et à vous entre-détruire. Il faut vous en méfier. Cela nous a joué de sales tours après la guerre. Mais vous avez un sens de l'individuel qui vient bien des autres rivages de l'Atlantique. Surtout ne vous entre-dévorez pas, ce n'est jamais utile et cela n'est pas le moment. Je pense que vous êtes plus sages que nous et que vous éviterez toutes nos révolutions sanglantes.

On m'a dit "Vous verrez, à un moment donné, avec les Québécois, vous vous trouverez devant un mur car vous ne pourrez pas aller plus loin dans la communication". J'ai l'impression que ce mur dont les Français "hexagonaux" parlent ce n'est pas autre chose que votre tristesse nationale, cette rumination intérieure et cette perpétuelle descente en vous-mêmes que vous accomplissez.

Devant le colonisateur, poli, souriant, ou au contraire coléreux, mais de toute façon prégnant, vous avez pris l'habitude de cacher votre moi et de le faire naviguer dans des profondeurs obscures. Dissimulation telle qu'il vous a pris pour des imbéciles et qu'il est tout étonné, choqué comme devant une impolitesse qu'on lui fait, de vous voir vous réveiller.

Quand on parle longuement avec un Québécois, avec des Québécois, vient un moment où ce n'est pas sur un mur sur lequel on tombe mais sur de la tristesse et sur de l'obstination. La tristesse n'est pas si compliquée à comprendre puisque c'est la tristesse de sentir perpétuellement que vous ne pouvez librement vous réaliser et, qu'au-dessus de vos têtes, votre drapeau ne flotte pas dans un ciel ouvert. Que votre terre charnelle est envahie, polluée et que vous ressentez cela comme un viol. Alors que cette terre vous appartient, communique à votre substance même depuis la fondation de la Nouvelle-France. Ce prolongement de cette effraction nationale couve sous la cendre chez vous depuis deux cents ans.

Et quand ce drame s'est produit, vous étiez en genèse, encore dans l'enfance, encadrés par vos pères et oncles qu'étaient vos curés et vos nobles, loin de la terre-mère. 1759 amena le retrait de vos cadres. Restait un clergé primaire mais obstiné. Il vous a fait produire dix enfants à chaque génération et c'est votre nombre qui vous a sauvés de la pression démographique anglophone rationnellement et lucidement organisée par le gouvernement d'abord anglais puis fédéral.

Il faut bien vous dire à ce propos que les Anglais ne vous feront pas de cadeau. Ils n'en ont jamais fait à personne, pas plus sur un terrain

de rugby qu'en politique internationale (Je croirais plus volontiers à la générosité des Américains).

Donc le déchirement d'un abandon précoce par la France qui vous livra quasiment à un ennemi n'a pas fini d'être assumé par votre conscience nationale. En termes psychiatriques on peut parler d'abandonisme à votre propos mais avec cette différence qu'au lieu de renoncer à vous-mêmes vous vous êtes accrochés à votre propre volonté de survie, vous vous êtes regroupés autour de la faible flamme d'une culture que vos élites parties vous avaient laissée incomplète et vous avez lutté, comme vous avez pu, sans argent, sans cet argent qu'au départ des capitaux venus de France auraient pu déverser pour alimenter votre vie économique. Pendant ce temps-là le capitalisme anglais s'en donnait à cœur joie.

Ainsi cette obstination dure que l'on trouve chez vous n'est autre que votre désir entêté de vous continuer dans l'Histoire en tant que personnalité nationale.

Et votre tristesse est bien celle de ne pas avoir été aidés, d'avoir été trahis par la France et perpétuellement attaqués par les Anglais. Je comprends cette amertume-là. Et si vous arrivez à nous pardonner cette trahison c'est que nous sommes suffisamment proches vous et nous pour savoir que le tempérament français est divisé et autodestructeur (je songe ici à l'attitude de Louis XV et à tout le détour historique qui nous mena de la Révolution Française à la décolonisation de l'Algérie 1789-1962).

Il vous a fallu deux siècles pour vous faire démographiquement, pour vous faire culturellement, pour jeter les bases d'une planification économique. Désormais vous êtes là, entité nationale.

Mais certains d'entre vous hésitent, portent en eux des stigmates tellement enracinés de leur personnalité de colonisés qu'ils n'osent plus renoncer à cela. Psychiatriquement, ils ont peur de couper un morceau d'eux-mêmes, même si ce dernier les rend malades. Or, quand un membre a la gangrène, il faut le couper. Quand un abcès est plein de pus, il faut le vider à coups de bis-

tour.

Certains d'entre vous ont de puissants intérêts financiers à vivre en symbiose avec le colonisateur qui, au fond de lui-même, doit les mépriser.

Ceux d'entre vous qui, en plein milieu français, parce qu'il y a un seul anglais ne parlent qu'anglais toute la soirée, ceux-là sont des enfants perdus ou gravement malades.

Car le problème est celui d'une psychothérapie à l'échelon d'un peuple. Pour aborder la suite de l'Histoire ("la suite du monde") il vous faut maintenant la confiance collective en vous-mêmes. Tout le reste en découlera. Cette consolidation de votre psychisme ne viendra que d'une indépendance et de la création de frontières qui seront votre espace de vie, qui seront votre demeure. De la chute d'une neige qui sera votre neige. Cette blancheur-là sera votre pureté sans viol. Et vos routes mèneront au cœur d'un pays où vous vous retrouverez car il est le vôtre depuis trois cents ans.

Votre linge sale, vous le laverez en famille et vos voisins n'auront pas le droit de regard sur votre lessive. Du caca, nous en avons tous, mais c'est le nôtre.

Alors vous vous sentirez dans votre peau. Souple dans vos habits. Et non plus humiliés et rétractés comme s'il y avait toujours devant vous le sempiternel et éternel maudit Anglais, présent en viande ou en ombre devant votre conscience écrasée.

La liberté vous fera marcher plus souplement dans la rue. Qu'il claque au vent du Nord ou du Sud, le drapeau de votre pays!

De votre regroupement, après votre naufrage, autour d'un clergé bien intentionné mais fanatique, vous avez gardé une culpabilisation morbide. Comme des enfants encore au catéchisme, vous vivez dans l'univers d'une faute, d'un péché. Vous sentiriez-vous coupables de demander l'indépendance? Il ne doit pas y avoir plus de culpabilité à cela qu'à faire l'amour avec une fille qu'on aime.

Quant à la religion en général, elle a sérieusement besoin de reviser tous ses concepts et, sur certains points, d'évoluer plus vite que l'actuel

concile ne veut le faire. C'est bien beau de dire la messe face aux fidèles mais cela ne constitue qu'une réforme de détail face aux problèmes énormes et essentiels.

J'ai été étonné d'apprendre qu'une bonne centaine de vos patriotes sont incarcérés depuis de longs mois. J'ai lu leur appel dans "Parti-Pris" leur ton provoque une grande émotion. Ces gens-là, sacrifiés pour l'instant sont votre garantie. Votre réserve-or et diamant, c'est eux. Ils répondent pour vous dans l'absolu, face à la liberté, car la liberté, cela existe (même si elle est le choix éclairé de se contraindre soi-même).

Quand j'étais en Algérie, je me suis retrouvé très vite de l'autre côté de la barrière. Un beau jour, l'officier algérien "traître" à la France et nationaliste, avec qui je travaillais régulièrement, m'invita à aller proclamer l'indépendance dans les "douars" et les "mechtas" du secteur où je me trouvais. Nous partîmes à trois dans le camion muni d'un immense haut-parleur, un chauffeur algérien, le capitaine Lebkeri et moi. Nous parcourûmes toute la région une journée entière et je vous assure que le mot *istiqlal* sonnait drôlement et intensément entre les échos des djebels Toukanya, Felten, Fortass ou Maziout. Et je ne suis pas près d'oublier la joie silencieuse et rayonnante de ces paysans constantinois, dénués de tout mais qui se transfiguraient par ce simple vocable: indépendance.

J'eus un peu honte comme d'une affaire où je n'avais pas à me mêler car moi aussi ils me bénirent pour quelques plaies seulement ou quelques fièvres que j'avais soignées.

Et comme dans la Bible, je me rappelle d'avoir été béni par une folle.

C'est peut-être cette folie-là dont je vous fais part aujourd'hui. Mais je vous garantis que j'en ai chaud au cœur pour le restant de ma vie.

J'aimerais tant que vous connaissiez cela. J'ai autre chose à vous dire. Je vous en parlerai ailleurs qu'à Québec.

Croyez à mes sentiments dévoués.

Cher monsieur, Lundi 29 janvier 1968.

Montréal s'enfonce dans la nuit tout en descendant dans l'ombre de son propre coeur. Il y a de la brume qui rompt mon dialogue quotidien nocturne avec les vastes constellations du Nord de la ville. Conversation à l'infini où j'interroge les clartés afin de savoir ce qu'elles diront demain. Neige, pluie, givre ou poudrerie, je me sens aussi nu que l'érable qui attend le printemps des blessures. Dans le cérémonial du sucre c'est le couteau qui enfante la merveille aussi belle qu'une larme.

Je ne veux pas que les mots nous trahissent, vous trahissent, me trahissent. Je veux qu'ils coulent dans la sève de la clarté et que si la neige fond ce soit pour des ciels plus limpides.

Ne pas se leurrer de phrases. Au commencement il y a l'élan, la parole après.

Je veux vous dire que vos intentions sont bonnes et que tous vous avez compris que la phrase démarre à partir de la décision et que vos déterminations sont prises.

Je viens de manger cela tout au long d'une série de votre revue que j'ai lue cette fin de semaine. J'ai écouté les cris profonds et les échos plus sourds et toutes les expériences de la totalité dont tous vous faites part.

J'ai lu l'Inavouable (car j'avais lu Terre-Québec) au-delà de toute esthétique et où déjà la langue devient projectile et monte à l'assaut après le long chemin des amours rompues et de l'auto-destruction. Ce n'est pas le ciel qui est visé mais les hommes et cela vaut mieux. Si tous pouvaient comprendre, effectuer le retour suffisant sur eux-mêmes pour saisir ce en quoi ils souffrent.

Avec la peau écorchée, aucun lit, même le plus royal, ne peut être confortable. Aucun amour, ni humain ni divin (ce qui ne signifie plus rien) ne peut apaiser la brûlure. Et plus fort que de gémir, il vaut mieux hurler. Ainsi agissent les loups quand l'hiver les rejette hors de la création et du temps.

Montréal peut-il être le centre du monde? Par une femme dit Chamberland mais cela suffit-il? A travers les abandons, les beautés délaissées, les-blasphèmes-au-milieu-de-la-perfec-

tion-atteinte, votre poète tombe au problème le plus exaspérant = la liberté démasquée par la violence.

Au fil des pages, on n'a pas envie de s'arrêter aux réussites poétiques bouleversantes, surtout quand l'amour surgit entouré de mains et de chansons, l'on a plutôt la tentation de continuer jusqu'au bout, jusqu'aux derniers hurlements des dernières pages.

Et alors on se demande si Montréal existe au milieu de tous ces cris, de toute cette transe propitiatoire, que l'inspiré exhale pour sauver sa ville.

Les mots partent en rafales. Il y a quelque chose de déchirant qu'il faut apaiser. Qui peut comprendre cela. Les vitres des voitures que conduisent les nantis et les sourds sont relevées, et ils n'écoutent pas.

Cependant lorsqu'on écoute Montréal, les lueurs se plaignent et les mots se dévissent de leurs façades pour crocher ou pour saigner. Il y a des affrontements effrayants dans les néons de la rue Sainte-Catherine. Et cela et le froid me mordent chaque fois que j'y passe. On sent dans les odeurs de la ville les relents d'une effraction permanente qui est celle de la conquête par l'argent. L'argent s'écoule dans les vitrines avec des mots étrangers, ceux que vous entendites dès 1760.

J'ai visité "Saint Patrick's" à Noël. Un horrible et cadavéreux enfant-bon-dieu était emmaillotté au milieu d'un carnaval ou d'un guignol. L'église est sombre et laide. Un bedeau m'a lancé un regard noir parce que je salissais les endroits qu'il venait de nettoyer de sa moppe. J'eus l'impression de traîner à mes semelles tout un péché de boue. Je suis resté, exprès pour contrarier ce cerbère du conformisme, le temps qu'il fallut, et je suis reparti en me disant que jamais ce dieu-là ne pourrait ne donner la moitié de son maniveau. Parvenu rue Notre-Dame, j'avais très froid, mais je me sentais mieux. Je suis descendu vers le fleuve à Notre-Dame de Bon Secours et, du clocher, j'ai regardé la ville. Et le Saint-Laurent. Et sous la glace muette j'ai entendu une force puissante.

Amitiés et à bientôt.

Lundi, Mardi 6-7 février 1968.

Montréal-sur-Saint-Laurent.

Cher monsieur,

Les flocons saupoudrent l'atmosphère d'une grisaille vertigineuse et lancinante. C'est le vent du Nord. On a l'impression que Montréal sommeille. Je me sens à l'abri derrière ma double-vitre. En Europe, le temps est plus clément et je me demande quand même si le climat ne joue en tant que constante mésologique importante de votre tempérament ethnique. De bien grands mots tout cela, car c'est une constatation bien banale de dire que l'hiver porte au repliement et à la méditation. Ce qui nous conduit à constater le grand pouvoir d'intériorisation du Québécois. Vie rentrée qui montre un visage impassible, mais consumée en profondeur par des tourments que l'on entrevoit, qu'on lit dans le regard tragique ou brûlé des passants. Et ces crises de noir et de descente où soudain, quelque chose se ferme dans l'âme (dépourvue de son sens chrétien) de l'interlocuteur qu'il faudrait battre pour qu'il parle, devant lequel il faudrait se mettre à pleurer.

Ces inhibitions-là d'un seul coup sont déchirantes. Moi elles me traversent d'une seule vibration et me plongent dans un désarroi que mon interlocuteur comprend mal car lui il a l'habitude de ses propres dépressions et il refuse qu'un étranger essaie de les suivre, comme quelque cauchemar entre deux eaux obscures.

La neige efface toute la ville. Les flocons tombent dru et valsent au gré des remous ou des tourbillons. Je n'ai pas envie d'y voir la robe d'une fée d'un de ces quelconques contes scandinaves, insipides finalement. Ni même la neige de Blanche-Neige, de Peter Pan, ou de Fantasia, traversant le guimauve d'un espace disneyen face à vomir. Au passage, mettre Walt Disney au rang des empoisonneurs de la conscience de ce siècle.

Montréal m'apparaît sur les vieilles gravures du château Ramezay, pour la plupart du 18ème, mais surtout du 19ème siècle. Au début, le paysage urbain est clair, étendu: vue du Mont-Royal, la perspective aborde le fleuve sans complexes, dans la clarté, la beauté native des cho-

ses. Et le Mont-Royal était encore cette petite forêt où Pierre Boucher raconte que le chêne y abonde. Seuls les clochers des premières églises tracent çà et là des verticales. Vers la fin du 19ième, Notre-Dame et Marie Reine du Monde écrasent la basse altitude des maisons de toutes leurs masses.

Mais aujourd'hui, les grands édifices, les gratte-ciel et les "places" dominent et noient tout, d'une symphonie grandiose certes, mais qui ne fait plus la part intime de la vieille ville submergée. Ces constructions sont toutes des banques, ou appartiennent à des consortiums dont les capitaux et les noms sont étrangers. Au moins quand Dieu écrasait la ville, ce Yahveh catholique romain et apostolique, il était plus ou moins à vous. Mais l'argent des banques, c'est précisément celui qu'on vous prend, et qu'on vous redistribue, partiellement bien sûr, mais pour mieux vous en prendre ensuite.

Moi c'est cette clameur-là que j'entends quand je côtoie ces beaux et vastes "buildings"...

Perdu hier soir de neige encore dans la rue Milton ayant perdu mon paradis et errant je ne savais pourquoi à la recherche du cinéma Elysée. Un bout de la rue m'a fait peur, l'autre m'a réconforté. Il y a de ces combats de rue à Montréal, dans le silence ouaté de l'hiver mais dont l'atrocité et le silence sont étouffants.

Et j'ai respiré en écoutant le vieil Alexis Tremblay, pas prince de ce monde, mais il possède la noblesse de toute la terre et celle de son champ labouré et l'acharnement de ses ancêtres français. Et qui dit bien que les Français sont différents des Anglais et qui le dit depuis trois cents ans. C'est cela qui ne doit pas périr et son rire, le rire français qui selon Paul Claudel (oui Klaudaile) fait "croire aux choses éternelles"... (Il y a de l'abjection dans Claudel et des éclairs). C'est cette saveur du monde qui est en péril ici sur la Terre-Québec.

Et c'est ici que je vous retrouve, dans le sentiment de notre langue menacée, dans cet "honnî soit qui mal y pense" aussi fossile que le "a mari usque ad mare" dans la mise en bocal d'alcool de notre culture, cette miniaturisation de nous-mêmes par le colosse anglophone. Les Ji-

varos, quand ils capturaient un ennemi, ils en réduisaient la tête: réduire au sens propre d'amenuiser, rendre plus petit. Il y a de cela dans le colonialisme. Il y a de cela dans le tourisme amusé de l'Anglo-Saxon à travers la culture française. Québec, la plus belle ville d'Amérique du Nord! Pour un Texan ou un Colombien Britannique, oui! Pour moi, je ne trouve que beaucoup de solitude dans Québec.

La culture et toute la peau et tous les os et la chair et le sperme collent à la langue. La langue en est investie et réchauffée. "The Gazette" du 6 courant titre sur sept colonnes: "French Linguistics and Education Rights — Broad accord" ... Cela n'est que leurre, illusion, démarche pour noyer le poisson, vous faire patienter jusqu'à ce que votre bateau sombre définitivement... dans quelques générations. Seul un Québec indépendant, unilingue, vous sauvera, regroupera ceux de vos enfants qui ne voudront pas se perdre. De toute façon, ce n'est pas un cadeau que le bilinguisme en Ontario mais la prise à retardement d'une mesure qui devrait avoir son statut depuis au moins 1867 si ce n'est 1837.

Le bilinguisme sur toute la Confédération, y compris donc le Québec, c'est votre dilution progressive, votre délabrement inéluctable.

Je ne parle pas de "race" canadienne-françai-

se. Je parle de certaines valeurs à préserver. Sinon, un jour, vous serez quelques-uns dans une réserve et l'on viendra faire des thèses d'ethnologie à votre sujet. Vous ne vendrez plus que de l'artisanat.

J'ai visité vos églises parce qu'elles font partie de votre histoire. Je sais que votre clergé est fabuleusement riche de capitaux non imposables et détournés du fond commun qui vous permettrait d'avoir vos banques et vos propres investissements. Je sais que le rétablissement, voire l'établissement, que vous aurez à accomplir est total et qu'il ne peut se faire qu'au prix d'un recyclage de fond en comble. Quand on a des voisins gourmands il faut placer son argent sur la terre et non au ciel.

Je ne suis pas un catholicard aux bonnes intentions, l'Enfer est à soi seul suffisamment pavé, ni Saint Jean de Brébeuf atterrissant sur les rives du Saint-Laurent, ni Jeanne Mance... Ni même Jean-Marie Domenach... Je suis un Français qui passe. Ce que j'ai dit c'est en passant comme chanterait Gilles Vigneault.

Croyez bien à mon amitié.

**parti pris  
parallèle**





Phrases I, oeuvre de Serge Garant (1929-...) achevée le 31 août 1967, fut créée dans sa forme chorégraphique au Pavillon de la Jeunesse de l'Expo 67, les 9 et 10 septembre, donnée en première audition de concert le 8 février dernier sous les auspices de la Société de Musique contemporaine du Québec, et présentée sur les ondes de Radio-Canada le 11 février, avec la chorégraphie de Jeanne Renaud, dansée par le Groupe de la Place Royale (émission réalisée par Pierre Morin). Elle était interprétée par Fernande Chiocchio, mezzo-soprano, Guy Lachapelle, percussion, et le compositeur au piano et celesta.

Écrite en août 1967, à la demande de Jeanne Renaud, Phrases I est la première oeuvre d'une série de compositions où je veux intégrer la voix des exécutants aux sonorités de leurs instruments. — C'est ainsi que Phrases II, destinée à l'O.S.M. recourt à un texte de "che" Guevara. — Le mot "phrases" est donc employé ici au sens musical et littéraire. Le texte est extrait d'un des discours de Pierre Bourgault: "Finis les monuments aux morts! Désormais, nous élèverons des monuments aux vivants. Ils seront faits de notre paix et de notre liberté".

L'un des problèmes majeurs que doit résoudre le compositeur est celui de la forme. Le dualisme rigueur-liberté est inhérent au langage sériel, même au niveau primaire de l'organisation des sons. Ici, j'ai voulu que ce dualisme se retrouve dans la grande forme.

Rigueur: cette grande forme ne sera — dans ses proportions — que la projection des intervalles de la série de douze sons choisie. Construite asymétriquement en trois tronçons de 5, 3 et 4 sons respectivement, cette série n'utilise que trois intervalles: la seconde mineure ( $1/2$  ton), la seconde majeure (ton) et la tierce mineure (ton et  $1/2$ ). Le plus petit intervalle, le demi-ton, considéré comme module de base, est affecté d'une durée de trente secondes. Ainsi, le premier tronçon de la série (sons 1 à 5, inclusivement), engendrera une séquence durant trois minutes, puisqu'il comprend la somme de six demi-tons. Dix séquences ont été ainsi élaborées, avec la même rigueur qui a présidé à la construction de la série. La somme totale de 52 modules détermine la durée de l'oeuvre, soit 26 minutes.

Liberté: une série de sons n'est pas fixe; elle est éminemment mobile sous tous ses aspects, susceptible d'être transposée, renversée, lue dans un sens ou dans l'autre, d'être ligne ou complexe sonore, etc. Cette liberté, la grande forme en bénéficie aussi. Les dix séquences pourront donc être jouées dans tout ordre choisi par les interprètes. De plus, l'une des séquences reprend la grande forme, mais en dix fois plus petite. Le texte est ici découpé en trente syllabes, distribuées aux trois exécutants. Le percussionniste et le pianiste (auquel est liée la chanteuse) choisissent chacun librement leur trajet à travers ces dix mini-séquences, renouvelant, de façon plus spontanée, la démarche de la grande forme, à cette exception près que le trajet du percussionniste influence celui du pianiste en l'obligeant, à certains moments, à fixer son choix entre trois éléments déterminés.

Il est évident que chaque audition demeure un événement unique, impossible à répéter, d'autant plus qu'à l'intérieur des séquences existent des éléments plus ou moins improvisés.

Le système habituel de durée (blanche, noire, etc.) est remplacé par deux seuls signes: les "petites" notes, toujours très rapides, et le point. La durée de celui-ci est relative et est déterminée par son emplacement dans l'espace représentant une seconde (deux centimètres) ou par le nombre d'événements s'y déroulant.

La voix apparaît dans quatre séquences: 1 — chantant à bouche fermée, 2 — chantant le texte, 3 — chantant seulement cinq mots du texte, 4 — avec les instrumentistes, criant ou chantant les syllabes.

Chaque séquence possède sa propre personnalité, mais il y a "coulage" entre elles, par des éléments qui se transforment et servent de lien d'une partie à l'autre. Si bien qu'à l'audition, les dix sé-

quences doivent s'enchaîner, se fondre dans une seule grande forme.

Phrases I n'est pas une oeuvre "politique", la musique se prêtant mal à ce genre de manifestation. Cependant, le choix du texte et de son auteur indique à tout le moins une prise de position voulue par le compositeur.

SERGE GARANT

### ON PEUT COMPTER SUR MOI...

Concernant le dernier paragraphe du texte précédent, Serge Garant précise qu'il est difficile pour un musicien, étant donné la nature de l'art qu'il professe, de créer des oeuvres "engagées". L'utilisation d'un texte à teneur politique plus ou moins directe constitue en fait le seul moyen. C'est le cas de Phrases I dont la musique se greffe à un texte revendicateur. Ce texte a été choisi en raison de sa teneur universelle de façon à ce qu'il soit significatif aussi bien ailleurs qu'au Québec. D'autre part, comme il est signé par Pierre Bourgault, il indique "une prise de position voulue par le compositeur". Évidemment tout compositeur qui crée de la bonne musique participe au mouvement d'émancipation du Québec. "Mais je tiens à m'engager de façon plus directe" affirme Serge Garant.

Garant reconnaît qu'en général les musiciens d'ici ne sont pas intégrés à la société. Sans doute, le fait de pratiquer un art aussi abstrait que la musique explique-t-il en partie cet état de chose. Le musicien n'utilise pas de concepts contrairement au poète, au romancier ou au cinéaste. Toutefois, une telle attitude est inconcevable dans le cours des événements actuels; comment peut-on s'isoler dans une tour d'ivoire et ignorer ce qui se passe au Vietnam ou au Québec, dit Garant. "Pour ma part, je tiens à témoigner dans la limite de mes moyens, et signifier

qu'on peut compter sur moi." Notons que l'inconscience et l'indifférence s'appliquent surtout aux musiciens d'un certain âge. Garant constate une évolution chez les jeunes; un de ses étudiants en composition lui a soumis un projet de musique sur un texte de Che Guevara.

Selon Serge Garant, on ne dispose pas à Montréal, de salles de concert appropriées à la musique actuelle. Pour répondre aux besoins de la jeune musique il faudrait construire des salles circulaires qui permettent d'utiliser tout l'espace et non une direction donnée. Les auditeurs seraient placés autour des musiciens, eux-mêmes situés sur une scène centrale. De cette façon, une même oeuvre prendrait plusieurs aspects différents selon le lieu d'audition. Les salles de concert dont nous disposons actuellement correspondent au 19<sup>e</sup> siècle. La Place des Arts par exemple, n'est pas du tout fonctionnelle pour la musique contemporaine. Il faudrait des salles qui permettent une stéréophonie totale.

Serge Garant est directeur musical de la Société de Musique Contemporaine du Québec. Cette Société, la seule du genre au Canada, a pour but de faire connaître la musique contemporaine et de prouver qu'elle est viable. Actuellement la S.M.C.Q. est limitée dans ses entreprises par des problèmes d'ordre financier malgré les subventions reçues. La préparation des concerts de musique contemporaine nécessite plusieurs heures de répétition parce que les interprètes ne sont pas formés à ce genre de musique et cela coûte très cher, dit Garant. Ces problèmes financiers ont une répercussion sur la programmation. Il existe des oeuvres très importantes qu'on ne peut monter, tel Momento de Stockhausen. La S.M.C.Q. compte parmi ses projets, l'organisation de tournées de concerts à travers la province.

Le public musical d'ici est en général conventionnel et sclérosé mais ce phénomène n'est pas particulier au Québec. Cela est dû au fait que les gens considèrent la musique comme un art de divertissement. Dans cette perspective, le compositeur contemporain est un casse-pied qui n'est bon qu'à déranger les habitudes. "On va voir un film de Renais ou de Godard pour s'enrichir, de même une exposition de peinture mais on va au concert pour se reposer" dit Garant. Toutefois, il est encourageant de constater que l'intérêt pour la musique actuelle grandit de plus en plus. Cela est dû à la S.M.C.Q. bien sûr mais aussi à la Société des Rencontres Musicales qui inclut toujours des oeuvres contemporaines dans ses programmes, et à des événements comme la venue de Xénakis et l'Exposition Universelle. Plusieurs pavillons de l'Expo dont ceux de la France et du Québec diffusaient de la musique actuelle dans un cadre enchanteur qui faisait oublier les difficultés des oeuvres et brisait les réticences.

Garant considère que les compositeurs québécois sont aussi valables que ceux d'ailleurs. Sans doute, il n'est pas facile d'égaliser un Stockhausen ou un Boulez. Mais le problème se pose aussi bien en Allemagne et en France qu'ici. Si l'on prend en considération le fait que les pays européens ont une longue tradition musicale alors que nous en sommes à notre 3e génération de compositeurs, nous ne sommes pas en retard.

propos recueillis par  
andrée paul



# LE en QUÉBEC mots DIT

pierre maheu

## un tabou vaincu

Chacun sait la lourdeur de l'interdit qui a si longtemps pesé au Canada français sur la sexualité et l'érotisme. Nos pères n'étaient pas moins sexués que les autres, bien sûr, et la revanche des berceaux le prouvait à un rythme galopant. Mais la question n'est pas là. Il s'agit plutôt de ce qui est en mots dit, justement. La religion négative qui nous servait d'idéologie, hégémonique et monolithique, dévaluait le sexe, en faisait une activité plus ou moins immorale et clandestine, séparée de l'amour et interdite au langage: illicite. Nous n'en parlions pas, ou alors nous en parlions mal et maladivement (voir à ce sujet *L'érotisme dans les romans, contes et nouvelles entre 1900 et 1940*, de Réginald Hamel, in *parti pris*, vol. 1, nos 9-10-11, juin-août 1964).

Or voilà que depuis quelques années des Québécois en arrivent, tout en étant spécifiquement québécois, à lever cet interdit. Après le numéro de *parti pris* sur le sujet, après les poèmes de Michèle Lalonde ou de Nicole Brossard, de Raoul Duguay ou de Fernand Ouellette, après le récent numéro de *Liberté* sur l'érotisme (je cite les premiers noms qui me vien-

nent à l'esprit, et j'en oublie — j'oubliais Chamberland et Garneau, par exemple)... après tout cela, il est impossible d'en douter: l'apparition dans notre littérature d'un érotisme sain et heureux témoigne d'une transformation profonde du Québec, d'une victoire majeure.

Ici, une distinction: nous assistons à un déferlement d'érotisme commercialisé, à partir de Playboy ou Lui, et chez nous, d'un ersatz d'une navrante maladresse qui a nom Sexus; déferlement d'un érotisme pour voyeurs et onanistes. Il est bien clair que ce n'est pas de ça que je parle. Il s'agit au contraire d'une démarche profonde, qui ne se coupe pas de ses racines québécoises, qui laisse à la sexualité toute sa profondeur vitale, son aspect de risque et de transgression, mais qui arrive justement à l'assumer comme telle. Et il me semble bien frappant de voir que ce sont les poètes qui sont les premiers à pouvoir en parler, come ils ont été quelques années plus tôt les premiers à parler de l'aliénation coloniale. L'exemple le plus récent est celui de Ouellette.

## dans le sombre

Ne serait-ce que par le choix du vocabulaire, ce dernier recueil de Ouellette apparaît comme une révélation: il réussit à y dire vulve, phallus, fesses, etc. — à nommer les choses sans le moindre détour — et à ce que son langage reste en même temps beau, TRES beau. Mais, passé le choc de la première lecture, on découvre chez Ouellette une profonde continuité avec les thèmes de la poésie québécoise. Le poème suivant (p. 67), par exemple,

J'ai le coeur si éclairé par l'os  
si gelé par le sec qui s'en  
[empare.

Mais Dieu fixe son regard  
et creuse un noyau qui saigne,  
comme un couteau

taillant le muscle  
à travers le temps,  
rejoint la source du sang.  
ce poème fait irrésistiblement  
penser à Saint-Denys-Garneau:  
L'oiseau dans ma cage d'os,  
c'est la mort qui fait son nid.

Il ne pourra s'en aller  
qu'après avoir tout mangé  
[mon coeur,  
la source du sang...

Cette continuité thématique témoigne d'un indéniable enracinement. Mais les thèmes ont changé de sens: jusqu'à tout récemment, l'angoisse et la mort omniprésentes étaient destructrices, elles empêchaient la vie. Mais voilà qu'un poète réussit à les assumer volontairement, à s'en servir pour vivre et pour aimer, même dans la démesure:

Ainsi l'angoisse tel un vent  
[noir  
invente son chemin dans  
[l'esprit.  
Et l'être répond ô panique!  
en s'engouffrant par la fente  
[brune  
jusqu'à la démence. (p. 29)

Cette libération de l'instinct de vie ne va pas sans risque. Mais c'est le risque d'une reconquête, d'un choix de soi-même violant délibérément les interdits et les limites qui nous brimaient, nous réduisaient: Je me choisis sauvage obscur et jouisseur, écrit Ouellette, et du même coup s'instaure avec l'autre un rapport positif; la femme, provocante mais si saine parce que bien femelle, lui est donnée, et elle est bienveillante, infatigable et faste. L'homme, complet et sexué, s'assumant en toute liberté, en toute lucidité, et avec cette "sérénité crispée", l'homme québécois en mots dit par Ouellette, c'est décidément très nouveau, très fort et très beau.

## pouvoir aimer — et pouvoir le dire

Pour pouvoir écrire ces poèmes,

il faut qu'un québécois en arrive à se dépasser soi-même, à sortir de soi pour dépasser le vieil interdit. Qu'il puisse accepter de se passer des repères sécurisants de la vieille idéologie, qu'il puisse assumer la vie, plus vaste que le moi et donc angoissante. Ouellette s'en explique lui-même: "Ainsi je découvre que je suis tributaire, dans l'acte poétique, d'un élément totalisant qui vient, me frappe, m'actualise, sans que je n'aie aucune notion de son essence véritable, n'en subissant que la brûlure, la musique..." Et je ne puis m'empêcher de rapprocher cette phrase de la suivante, de Claude Lagadec, dans le numéro de *Liberté* sur l'érotisme: "L'apparition dans mon champ visuel d'un corps de femme provoque un éblouissement qui est pour ma conscience une énigme et pour mon inconscience la promesse de ma totalité. Non seulement je n'y comprends rien, mais je suis bien près de m'en féliciter (...). De même, la proximité du corps nu d'une femme provoque une turgescence à laquelle je ne comprends rien et dont je ne connais que la rassurante inévitabilité." (p. 41)

Cette identité de l'acte d'amour et de l'acte poétique, un psychiatre, Julien Bigras, la souligne dans le même numéro de *Liberté*: "Disons qu'à titre d'hypothèse je formulerais les choses ainsi, le désir érotique est un langage commun à tous les hommes; ses règles et sa logique interne nous précèdent et en grande partie elles nous sont obscures. Mais le problème ne se pose qu'au moment où l'homme se met à vouloir réaliser de son propre chef l'acte d'aimer ou de désirer, et notamment s'il tente de le faire en toute conscience. Car à ce moment il a à se situer dans le langage. (...) l'art de vivre et d'aimer se situe dans cet effort de transgression, c'est-à-dire dans cet effort de transposition en langage vivant de ce langage de mort qu'est celui de l'instinct. Car l'ins-

tinct ne cherche que sa décharge immédiate, que sa mort pour ainsi dire. (...) ...le poète, d'une certaine manière, fonctionne pareillement. (...) Son art se situe dans la manière tout à fait particulière et individuelle de parler aux hommes. La transgression dont il s'agit consiste à rendre individuel le langage collectif." (p. 51-53)

Que nos poètes débouchent sur l'érotisme importe. Et qu'ils le disent bien compte aussi: "Il peut arriver parfois que le bonheur d'expression soit aussi l'expression d'un bonheur", dit encore Lagadec. Me comprendra-t-on si je dis que tout cela me donne la certitude de la conquête prochaine de l'indépendance du Québec? L'idée du bonheur est en train de remplacer ici celle du salut, parce que le bonheur est enfin possible, qu'il est à notre portée. C'est là une découverte que nous faisons à la fois collectivement et chacun pour soi. Nous avons le droit de vivre, la chance du bonheur. A compter de maintenant nous n'avons plus à nous complaire dans notre dé- possession. Il y aura ceux qui oseront, et qui deviendront des hommes libres. Et il y aura les autres, ceux qui ne verront jamais la promesse de cette liberté. Comme c'est la poule qui pond qui chante, c'est ceux qui ont des démanagements qui crient pouilleux. Tant pis pour eux. Ils seront laissés pour compte. Le Québec qu'ils nient est déjà inventé, déjà dit dans les mots d'hommes déjà libres.

#### REFERENCES:

- Fernand Ouellette: Dans le *sombre*, éditions de l'Hexagone, 1967.  
 Claude Lagadec: Eros et l'intervalle, in *Liberté*, no 54.  
 Julien Bigras: Eros et la transgression, *ibid.*

# les "zarts zartis- tique"

thérèse dumouchel

## du spectaculaire au spectacle ou ... du rejet d'une totalité illusoire à la réalisation.

J'ai déjà exprimé dans cette chronique la pensée que nous sommes une sale clique de voyeurs. J'aimerais expliciter cette pensée pour ceux qui n'auraient vu qu'une provocation gratuite et sans fondement. Cette conviction, à la suite de réflexions et de lectures, a trouvé des fondements plus rationnels.

Le spectaculaire (information, publicité, propagande, consommation de divertissement) est une des principales productions de notre société. Notre environnement quotidien est celui du spectaculaire parce qu'une société axée exclusivement sur la consommation ne peut se maintenir que par une production effective du spectaculaire (vg. la publicité). Il faut à tout prix susciter le désir d'avoir car la production capitaliste ne peut se limiter à la satisfaction des besoins existants. Pour augmenter le capital, il faut perpétuellement créer de nouveaux besoins et créer l'illusion du nécessaire. Un monde d'images est fabriqué de toutes pièces pour les besoins du capital et rangé avec soin et autorité dans la catégorie de l'indispensable. Le

monde réel s'évapore au profit de ces images qui deviennent des réalités puisqu'elles sont produites mais des substituts inaccessibles de ce réel concret puisqu'elles ne sont que des images. A titre d'exemple, le corps humain féminin masculin. Ce sont là des formes concrètes susceptibles d'entrer pour elles-mêmes dans le champ de l'érotisme par une activité consciente mais elles sont niées au profit de sous-produits. C'est le capital anonyme qui fabrique l'érotisme et le distribue avec indications du mode d'emploi. L'érotisme n'est plus une relation vécue sous tel angle et privilégié par une conscience à tel moment de son existence mais la soumission au pouvoir absolu et extérieur d'une marque de commerce à un moment d'un temps qui n'appartient qu'à elle. Les corps ne sont plus érotiques dans un comportement vécu voulu tel mais par leur soumission plus ou moins adéquate aux lois "érotiques" inventées par les couturiers, les vendeurs de cosmétique et Miss Clairol. La réalité vécue est envahie par le spectaculaire qui suscite des comportements hypnotiques. Et comme la majorité des individus humains ne pourront jamais s'identifier complètement à cette image imposée de l'humain idéal ni entrer effectivement en relation avec elle, ils sont condamnés au voyeurisme. Le paraître s'est tellement substitué au vécu individuel que notre vie actuelle est devenu une abstraction généralisée. Le culte des vedettes est un symbole parfait de cette mystification. Une enquête prouverait facilement que ceux qui s'intéressent le plus aux potins sur les vedettes et qui cherchent davantage à les imiter sont ceux que notre société de l'accumulation du capital a le plus impitoyablement rejetés vers l'anonymat. Le friand des vedettes est celui à qui le produit de son travail échappe le plus, celui chez qui la scission entre homme privé et

homme public est la plus évidente (celui qui est sans activité sociale efficiente), celui pour qui les rapports humains tant individuels que collectifs sont le plus inexistant, celui que le système rejette dans une passivité qui le condamne à n'être jamais reconnu. Nos structures sociales et politiques soumises aux lois de la consommation ont créé un monde tel que tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. La vie réelle parcellisée parce qu'aliénée, est projetée dans une fausse totalité d'images illusoires. Le monde réel devient un monde de contemplation.



Par le spectaculaire, l'apparence devient finalement le monopole de la valeur. Le prestige social a remplacé la qualité d'homme social. Toute réalité individuelle est devenue dépendante de la puissance sociale et cela, parce que le spectaculaire, produit du capital cumulatif est produit d'une classe qui se contemple dans cette totalité illusoire et qui s'impose à toute la société parce que le capital est le pouvoir. Images par lesquelles cette classe se justifie et qu'elle met en vitrine comme modèles du seul choix d'existence valable pour tous les autres qui ne pourront jamais y accéder. Le spectaculaire est le signe de la production régnante et il exprime fort bien la hiérarchisation des pouvoirs. La classe dominante, supérieure et omnipotente est propriétaire de tous les media par lesquels l'homme sans activité sociale réelle est réduit au permmissible de cet ordre établi qui se donne en spectacle. Le sens critique anesthésié du peuple n'est pas un fond de nature. Il n'est qu'une conséquence du spectaculaire volontairement organisé par le capital à tous les échelons de la vie sociale. Les élébrations actuelles de nos fédérastes par exemple, ne font qu'assumer la réalité de l'Establishment

qui, pour se maintenir, a besoin que nous restions les voyeurs de notre propre vie économique, politique et sociale. Le politique directement assumé et vécu par tous s'est éloigné dans une "représentation" parlementaire. Le député, le ministre, autres vedettes dont en période électorale on surveille avec soin la mise en scène. La "délégation de pouvoirs" est la conséquence d'une scission bien plus fondamentale. Depuis trois cent ans, nous avons délégué notre pouvoir primordial d'exister. Le maintien de l'Establishment anglais et américain suppose à tous les niveaux que nous ne partions jamais à la conquête effective de nos désirs réels savamment maquillés pour défendre de tout autre intérêt que ceux de nos réels besoins.

Ceci étant dit, il est inconcevable qu'une production artistique qui se veut authentique continue à se prostituer en s'identifiant à cette masse toujours plus trompeuse et envahissante des intermédiaires du spectaculaire qui contribuent à façonner des relations humaines dégradées. Une production artistique qui contribue à renforcer le phénomène de la "foule solitaire" est une production artistique bâtarde. Et l'égarément dans cette voie de garage est d'autant plus facile que l'homme québécois concret qui n'est jamais reconnu dans cette société a besoin d'une vedette à imiter parce qu'il ne sait pas qui il est. Il a également besoin de vivre sur un mode imaginaire cette absence qui ronge sa vie réelle. La conscience de soi n'advient, disait Hegel, que lorsqu'elle est reconnue par une autre conscience de soi. Ce n'est pas par prosélytisme de scouts qu'Artaud et Brecht voulaient débarrasser la scène de l'omniprésence de la vedette. Artaud revient aux mythes anciens comme au biologique pour les utiliser à sa vaste entreprise de démystification; ce qu'a bien compris le Living Theatre. Brecht et

Artaud comprenaient le mal de leur siècle. Ils ont "déspectacularisé" le théâtre bourgeois pour inventer un art collectif où la participation réelle de la conscience soit nécessaire. Cette exigence posée, le théâtre, entre leurs mains, ne s'est pas transformé en thèse, il est resté un divertissement, mais intelligent. La Mère Courage de Brecht ne s'exprime pas en langage philosophique. Brecht a dû faire ses classes à une bonne école où la participation intellectuelle n'était pas synonyme d'ennui.

Il est faux de prétendre que le peuple est imperméable à la bonne production artistique. Il l'est lorsque la production artistique est devenue une masturbation raffinée de pseudo-intellectuels oisifs. J'ai vu, il y a quelques semaines, Pauline Julien applaudie à tout rompre par un public de gens bien ordinaires. Or son répertoire exclut toute vulgarité, toute fadaise. Le peuple n'est ni vulgaire ni stupide par nature. Seules des conditions objectives ont pu permettre qu'il devienne pauvre en esprit, c'est-à-dire limité dans son dire et dans son faire. Car l'esprit n'a rien à voir avec l'instruction scolaire et la majorité des choses qui valent la peine d'être apprises ne sont pas dans des livres.

Nous savons tous par ailleurs — Pierre Elliot-Trudeau et son éloquence pouilleuse exceptés — que les conditions objectives se transforment, la conscience s'acquiert. Or une production artistique qui ne conteste pas ces structures aliénantes se nie elle-même comme art. L'art est essentiellement communication et en jouant le jeu du système qui empêche la conscience individuelle et collective d'apparaître, on tire sur ses interlocuteurs possibles. On contribue à refouler la majorité de ceux qui composent notre société aux frontières de la non-communication et l'on se plaint ensuite de ne

plus trouver personne avec qui communiquer. Si la plupart des gens ont une conception de la réalisation artistique et une perception de l'artiste si fausses (ils voient l'individu endosser sa "qualité" d'artiste comme un gilet d'habit), c'est que la non-reconnaissance est réciproque. Ce n'est pas pour rien que nos artistes sont plus souvent qu'à leur tour exhibitionnistes. Si les psychiatres constatent que les gens à tendances exhibitionnistes s'orientent généralement vers une carrière artistique et particulièrement le spectacle, ils ne peuvent le constater que comme un fait de culture. L'artiste se réalisant dans une forme est à l'opposé de l'exhibitionnisme, manifestation exaspérée d'une conscience angoissée et impuissante qui entre dans le champ du pathologique. Et si l'on considère que l'impudeur est une présence brute du corps ou des sentiments, se montrant plutôt que s'actualisant, on peut dire que l'artiste authentique est la pudeur même. L'authentique homme de spectacle n'est pas spectaculaire, étant entendu que ce terme ici n'a rien à voir avec le plus ou moins d'expression corporelle relative aux lois propres à tel ou tel spectacle. Lorsque les artistes deviennent exhibitionnistes, c'est parce qu'ils sont situés dans un univers de la non-réalisation effective de soi et du monde et de la non-reconnaissance. Situation quotidienne des travailleurs. Un public de voyeurs réclame ses exhibitionnistes. Les uns et les autres ne peuvent être lucides qu'en même temps. Si la reconnaissance n'est pas réciproque, aucun des deux partenaires n'atteindra à la conscience de soi. A lire: La société du spectacle,

Gebord, éd. Buchet[Chastel]  
La foule solitaire, Reisman, éd. Arthaud.

andré théberge

## 2 ou 3 questions laissées en suspens

La grande sécheresse et la grande conséquence soif est revenue: même pas deux ou trois choses peuvent nous désaltérer. C'est le grand désert, quoique nous soyons inondés en grande, en héneaurme quantité de films qui nous "sugèrent"

- 1° d'être victime de son harem frigorifique,
- 2° de pénétrer dans le monde incroyable de la femme,
- 3° un nouveau code de la morale!,
- 4° une nouvelle vision de l'amour,
- 5° un film d'une beauté visuelle émouvante et provocante, la scène de séduction est pleine de chaleur!,
- 6° une intrigue amoureuse pas comme les autres,
- 7° un amour turbulent dans le feu de la révolution,
- 8° de Suède... un concept tout nouveau en fait de cinéma artistique, selon la grande tradition de réalisme du cinéma scandinave,
- 9° le suspense (sic) de l'année,
- 10° un cirque psychédélique,
- 11° un film à la manière scandinave!,
- 12° une expérience unique dans l'art cinématographique,
- 13° le film le plus controversé de l'année!,
- 14° une satire irrésistible de l'amour conjugal,
- 15° le choc de votre vie!,
- 16° une jeunesse défiante!,
- 17° le plus beau film de l'année,
- 18° l'un des plus grands succès cinématographique jamais vus ? Montréal!,



- 19° le portrait vif et lucide d'une fille libre et rebelle, voluptueuse et passionnée,
- 20° l'angoisse physique et spirituelle dans une oeuvre provocante!,
- 21° un éclat de rire à tout casser!,
- 22° toute l'insouciance et la cruauté de la jeunesse d'aujourd'hui!,
- 23° un film extraordinaire! un film démentiel! un film sans pareil! UN CHEF D'OEUVRE!,
- 24° les prostituées à travers le monde,
- 25° un programme fantastique,
- 26° espionnage et terreur!,
- 27° horreur et suspense!,
- 28° l'amour illicite traité avec une grande délicatesse et une haute qualité artistique,
- 29° une femme troublante,
- 30° une invasion des morts vivants,
- 31° un autre triomphe de Sara Montiel en couleurs: "Il était une femme" (ça, c'est pas mal difficile...).

On nous propose donc au moins 31 choses (sans compter l'indomptable vous-savez-qui) plus ou moins "intéressantes" à voir, et à peine 2 ou 3 choses à peine moins dégueulasses. Ça nous fait nous poser des questions sur le système de programmation et de distribution... On en reparlera. Il fait froid.

\* \* \*

On ne peut soupçonner jusqu'à quel point la programmation des cinémas à Montréal est soumise à la température. A chaque début de saison: automne, hiver et les deux autres (puisque selon l'Almanach il y en a quatre, et de durée égale, mais allez-y voir), il pleut des films qu'on a envie de voir.. On ne sait plus où donner de la tête, on se tire d'un bord et de l'autre, et on épuise sa tirelire. Puis, alors qu'une "saison" n'en est qu'à sa deuxième ou troi-

sième semaine d'existence, il fait creux soudain. Plus rien. Pouf! Quelques petites vagues de temps en temps, comme cela, La Collectionneuse, Le Règne du jour, ou la "Semaine politique" (la politique, tout le monde le sait, ça coûte cher aux contribuables) à laquelle je n'ai pas "participé", faute de motivation, d'intérêt réel pour les films qui nous étaient proposés. A revoir Le Chat dans le sac trois ou quatre fois, la réaction à ce film (que je prends seulement à titre d'exemple de film qu'on peut revoir de temps en temps, ne mettant pas en cause sa valeur indiscutable) s'use. Les manières de le voir, selon que l'on est plus ou moins en forme ou plus ou moins de bonne humeur ou qu'on a plus ou moins bien mangé ce jour-là ou qu'on a plus ou moins bien dormi la nuit précédente, peuvent être toutes différentes, mais il ne s'y retrouve finalement qu'un dénominateur commun pour l'apprécier ou pour en parler: "C'est bon", "J'aime bien cela", exétéra. C'est-à-dire que notre réaction à un film ou notre action sur un film ne peut être qu'émotive, ou non-verbale, comme disait Salvat à propos d'autre chose mais qui s'applique dans le cas qui nous intéresse présentement. La réaction x (ou action sur) un film est toujours globale. Il y en a qui diront "j'suis d'accord avec le parti pris, mais j'aime pas le film", ou (s'ils n'ont rien compris) "Ah, pour ça, la technique est bonne!", ce qui arrive au même. La chèvre et le chou, on n'ose pas se prononcer pour ou contre, écouter totalement sa réaction globale, être logique jusqu'au bout.

On peut aimer un film parce qu'il est aimable, on peut détester le même film pour la même raison. Ou, on peut aimer un film parce qu'il est détestable, ou le détester pour la même raison. Et il n'est pas dit qu'on ne peut pas changer d'idée à propos d'un

film, l'aimer un jour et le détester un autre jour pour les mêmes raisons ou pour des raisons opposées. (Si j'étais philosophe et pompier, je dirais que c'est mon droit le plus strict, en tant qu'être humain, que de me contredire.) Qu'est-ce qui fait qu'un film soit aimable ou détestable, donc? Un critère, le plus aléatoire qui soit, celui du charme (ou de manque de charme, c'est selon). Qu'est-ce que le charme? Ah, ça, Littré ou même Robert ne sauraient le définir. Me voilà rendu, de par les pièges d'une logique que beaucoup ou d'aucuns trouveront chancelante et suspecte, à revendiquer (!) l'irréductibilité de l'individu dans l'appréciation, la réflexion, la critique, la glose sur les films. Vive(nt) les girouettes!

De toute façon, c'est à reprendre. Et à quoi sert la critique? Autre question à reprendre.

\* \* \*

Parlons donc, donc, de 2 ou 3 choses que je sais d'elle, l'événement cinématographique majeur du mois, comme dirait l'autre. Une chose irritante à propos de 2 ou 3 choses..., c'est qu'il n'est ni détestable ni aimable. Qu'est-ce que l'art Jean-Luc a dit avec Pierrot le fou adieu à la vie vécue dans la fiction. Depuis deux ou trois films il dit bonjour à la fiction dans la vie vécue. Masculin Féminin nous montrait les enfants de Marx et de Coca-Cola (ces deux étant des marques de commerce bien connues), Made in USA nous montrait une femme prise dans des démêlés d'ordre politico-politique, 2 ou 3 choses... nous montre une femme qui a des problèmes de budget (entre autres choses). Si Godard a dit adieu à l'"art", c'est peut-être qu'il a, paradoxalement, trouvé son métier, son art, sa façon de voir, que sais-je encore. Et, plus qu'un film sur la prostitution, sur la terrible loi des "grands ensembles", sur la violence, sur le Viet-nam lointain comme chacun sait, sur le néo-ca-

pitalisme et autres états "normaux" du monde moderne, plus que cela, 2 ou 3 choses... est un film sur le bruit, un film du bruit et un film de bruits. Deux ou trois choses, quoi. Tout son est bruit, ici, et même la voix humaine, bruit plus ou moins fort ou plus ou moins audible selon qu'elle est "off" ou "on". Le fait que J.-L. G. chuchote son commentai-

re n'ajoute rien au fait qu'il demeure un bruit "off". Et on croit plus ou moins et moins que plus à la conscience révélatrice et libératrice de Marina Vlady: elle joue plus, finalement, le rôle de la femme soumise, rôle bien connu de nos québécoises, soit dit en passant.

Tout cela est fait avec le brio qu'on connaît bien à J.-L. G. Mais,

somehow, on n'accroche pas, ou on décroche, c'est selon. Et une question nous saute immédiatement à l'esprit: qu'est-ce que l'art Jean-Luc G. fait-il de l'art? On commence à sentir de la complaisance chez lui... Question à reprendre, elle aussi.

C'est grave...

## d'exil fragment

### round' midnight in san francisco

... une nuit très très prenante à l'Avalon, Siegel et Schwall intensifiant un blues rocké jusqu'au point d'éclatement des facultés d'absorption, recaptant ensuite système nerveux et esprit au moyen de combinaisons avec les masses sonores d'un baroque entre Cimarosa et Jelly Roll Morton, ou aussi bien "Le songe d'une nuit d'été" et **La prise de pouvoir par Louis XIV**, qui fait irrésistiblement danser, rêver, s'émerveiller. A ce même Avalon cette même nuit, d'un monde fascinant de projections à travers la salle et sur les murs de graphiques, de couleurs, d'animations, de vibrations qui encastrant et à la fois propulsent l'univers sonore en un girasol giratoire et dans une giration intersidérale, l'extraordinaire tension lancinante de l'Hour Glass, marées fornicatoires et silex ciselés bruts brutalisant en cisailles siluriennes cistes et silènes et silures et cistudes d'un alliage végétal-animal qui éblouit, le corps soudain ouvert comme un soleil torride bien que plus léger que l'air aux enfoncements-dagues de résonnances et de vastitudes harmoniques à l'érotisme érosif, en ce mélange de cinglantes percées et d'un affouillement constant l'organisme fondu littéralement aux deux petits or-

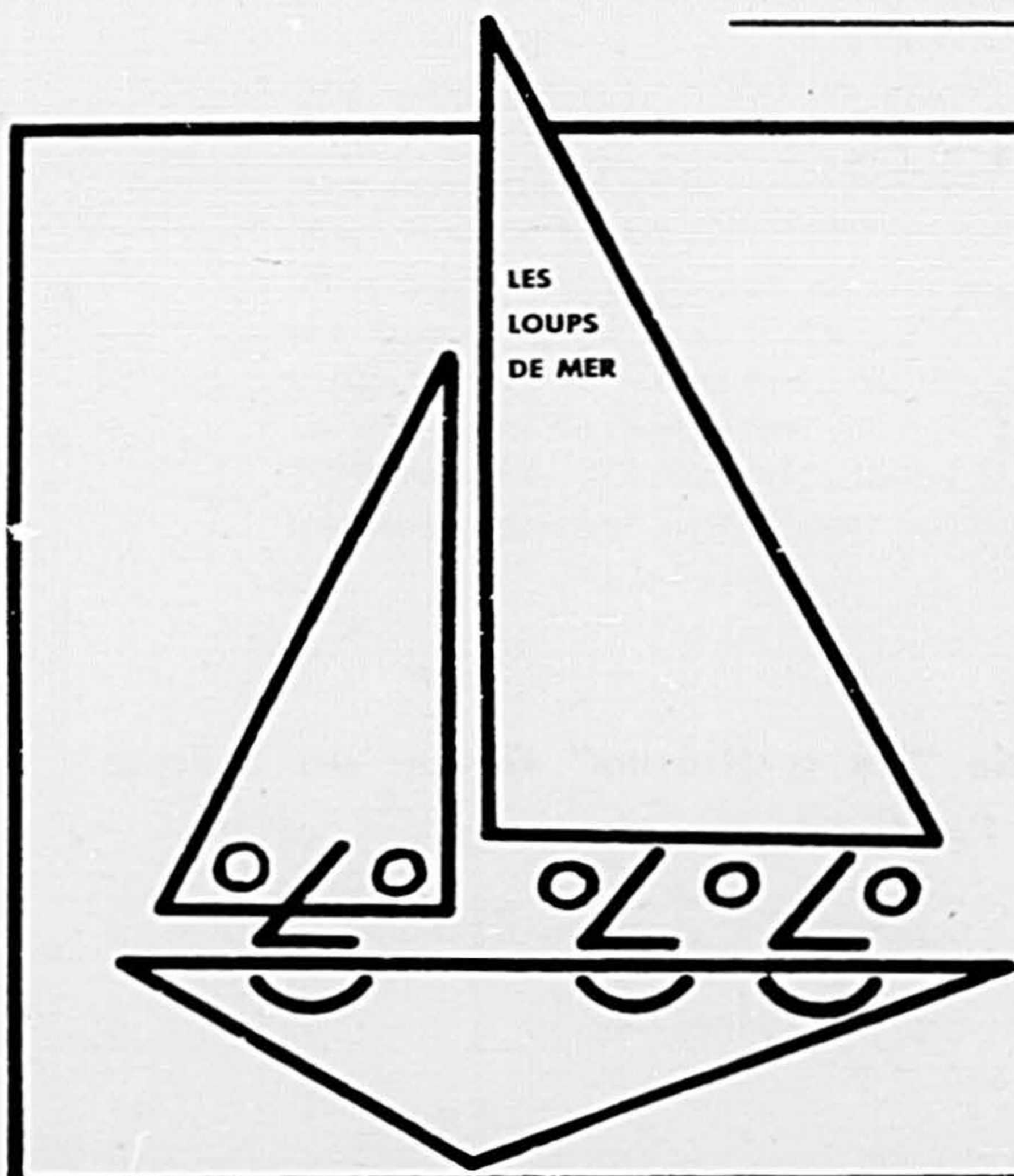
gues-harmoniums, aux guitares et basse électriques, aux drums de l'Hour Glass, Renaissance et rag-time et "électronisme" perçus dans chaque immédiat et la somme de leurs interférences telle une cathédrale macrocosmique. C'était la première nuit à l'Avalon, rues Sutter et Van Ness, et avec une carte de Family Dog Productions m'identifiant comme invité sur la liste permanente de l'Avalon (c'est la seule réponse reçue encore à ma lettre demandant d'être informé et invité adressée à plusieurs compagnies de films et lieux de musiques, avec photostat de ma carte de presse MacLean 68). Ce fut une nuit mémorable. Et c'est l'Avalon le lieu à San Francisco de cette musique d'aujourd'hui que je préfère. Jerry Abrams head lights. Musique d'aujourd'hui... Je la vis assez maintenant pour y discerner le possible révolutionnaire d'une musique, enfin en tant que telle et à la fois circonscrite historiquement et sociologiquement, synthétisant dans le présent vécu traditions et expérimentations, idiomes jusqu'alors imperméables les uns aux autres et demande encore mal décantée mais proliférante de collectivités avides d'un univers sonore participant de la modernité qu'elles vivent. Sera-ce aux Beatles, et aux Rolling Stones, aux Doors, aux

Mothers of Invention — et il faudrait ici nommer, ce qui est probant, 20, 30 groupes — que l'on devra cette musique-globalité, réconciliant pour/en l'homme après 2,000 ans d'efforts et d'errances science et humanisme, savoir et sensation, intelligence et physique, la culture et la technique? C'est bien possible. C'est déjà ce qu'on entend parfois. Parallèle d'écritures en ayant fini une fois pour toutes avec philosophie, politique, poésie, essai, critique, roman, journalisme, l'un aux autres toujours devant renvoyer, et toujours d'autres l'un découler, **collages**, globalités écrites, alors seulement l'écrit conservant droit de cité, sinon même de moteur, dans ce monde de l'audio-visuel. Un aller-jusqu'au-bout de ce qu'entrevoyait Claude Roy écrivant d'Aragon: "... l'instable présence au monde d'un poète auquel on peut appliquer tous les composés d'un même mot, journaliste, journalier, homme de jour, et qui, com-

me le jour, sait avoir son aurore, son midi, son couchant, sa clarté toujours neuve et toujours souveraine." **Cahier du cinéma** 194: "**Cahiers** Pensez-vous que, quand Aragon écrit sur vous, ce soit à cause des "collages"? **Godard** Ce sont peut-être les digressions qui l'attirent, le fait que quelqu'un les emploie aussi bien comme digressions proprement dites que comme mode de construction."

Et qu'est-ce que j'essaie d'écrire, que je ne tenterai pas n'y avais-je si ardemment et ardûment pensé, n'y étais-je si instinctivement, intellectuellement, moralement (comme individu, visant à l'efficacité d'une communication, dans une praxis) incité, engagé, joué, vécu?...

**Patrick Straram**  
(extrait de **Le cactus-ookpik**,  
écriture 4 de **Blues clair**.)



"Le seul camp neutre  
du Québec"

## LES LOUPS DE MER

Village de vacances organisé selon une formule souple à la Petite Rivière — Comté de Charlevoix.

### Colonie de vacances

pour garçons de 7 à 14 ans  
pour filles de 7 à 16 ans  
(section spéciale pour adolescentes)

### Garderie

pour les plus jeunes

### Pension style auberge

pour les parents de passage

**Pour plus de renseignements, demandez  
le prospectus:**

**Lin et Michelle Lavoie**  
**5469 Ave Esplanade, Mtl 14**  
**276-2670**

## EN SPECIAL !

pour les lecteurs de parti pris

# *les québécois*

un choix de textes des volumes I et II de la revue parti pris préfacé par jacques berque, professeur au Collège de France publié à Paris chez François Maspero, l'éditeur de:

- Régis Debray
- "che" Guevara
- Fidel Castro
- Frantz Fanon

**\$4.00 port payé**

**bulletin de commande :**

**nom:** .....

**adresse** .....

**ville** .....

**veuillez me faire parvenir .....exemplaire (s) de "les québécois" ci-joint un chèque**  
 **, un mandat-poste**  **, au montant de.....fait à l'ordre de:**

Les éditions parti pris  
c.p. 149, station "N"  
Montréal 18.

# Bulletin de commande - volumes déjà parus

éditions **parti pris**

Veillez me faire parvenir les titres suivants:

- |   |               |
|---|---------------|
| <input type="checkbox"/> <b>la ville inhumaine</b> , roman de Laurent Girouard .....  | <b>\$2.00</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>le cassé</b> , nouvelles de Jacques Renaud .....  | <b>\$1.00</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>la chair de poule</b> , nouvelles d'André Major .....   | <b>\$1.75</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>la nuit</b> , roman de Jacques Ferron .....   | <b>\$1.50</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>pleure pas, germaine</b> , roman de Claude Jasmin .....   | <b>\$1.75</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>journal d'un hobo</b> , roman de Jean-Jules Richard .....   | <b>\$2.50</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>carnets politiques</b> , de Jean-Marie Nadeau avec une préface<br>de René Lévesque .....  | <b>\$2.00</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>sonnets archaïques pour ceux qui verront l'indépendance</b> ,<br>de Jean-Robert Rémillard .....                                 | <b>\$1.00</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>papa boss</b> , roman de Jacques Ferron .....   | <b>\$1.50</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>le monde sont drôles</b> , nouvelles, suivies de<br><b>la ville depuis . . .</b> , lettres d'amour de Clémence Desrochers ..... | <b>\$1.50</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>les cantouques</b> , poèmes en langue verte, populaire et quelquefois<br>française, de Gérald Godin .....                       | <b>\$1.00</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>les cent dessins du centenaire</b> , par Berthio .....  | <b>\$2.50</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>les coeurs empaillés</b> , de Claude Jasmin .....   | <b>\$1.50</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>élégies pour l'épouse en-allée</b> , d'Alfred Desrochers .....  | <b>\$1.00</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>du duplessisme au johnsonisme : 1956-1966</b> , de Gérard Bergeron .....  | <b>\$3.50</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>mon pays, le Vietnam</b> , de Nguyen trung viet .....   | <b>\$2.00</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>la victoire de St-Denis</b> , par R.-L. Séguin .....  | <b>\$1.00</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>l'inavouable</b> , poème de Paul Chamberland .....  | <b>\$1.50</b> |
| <input type="checkbox"/> <b>nègres blancs d'amérique</b> , autobiographie de Pierre Vallières .....   | <b>\$3.00</b> |

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Ci-joint un  chèque,  mandat de poste, au montant de .....

Faire parvenir ces bulletins à **Les éditions parti pris**  
C.P. 149, Station "N", Montréal (18)

## Bulletin d'abonnement

Revue parti pris, C.P. 149, Station "N"  
Montréal

Veillez m'abonner à *parti pris* pour 12 livraisons, à compter du numéro .....

Ci-inclus mon chèque au montant de \$6.00. (Etranger par avion et abonnement de soutien: \$10.00).

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE ..... PAYS .....

SIGNATURE .....

### LA BARRE DU JOUR

- \* revue littéraire bimestrielle
- \* 13 numéros parus
- \* nouvelles, poèmes, pièces, essais, études critiques
- \* un numéro triple sur la dramaturgie québécoise
- \* un numéro spécial consacré à Roland Giguère
- \* textes inédits de Arthur de Bussières, Charles Gill, Nérée Beauchemin, Louis-Joseph Doucet, Louis-Joseph Quesnel, Albert Lozeau, Jean-Charles Doyon — ces inédits font l'objet d'une chronique.

Veillez m'abonner à partir du numéro .....

Nom .....

Adresse .....

1 an (6 numéros): \$5.00  
à l'étranger: \$5.50

LA BARRE DU JOUR,  
665, rue Crevier,  
Montréal 9.

#### hâtez-vous!

c'est le moment où jamais de compléter votre collection de la revue parti pris il ne reste que cinquante exemplaires du volume I

prix spécial —pièce de collection .....\$10.00  
les autres volumes et exemplaires sont vendus au prix marqué

#### séries spéciales

manifeste: numéro-présentation, manifeste 64-65, manifeste 65-66 .....\$1.50

problème de culture: le cinéma, l'information, la littérature au Québec .....\$1.00

études de milieux: le milieu rural, les villes de Montréal et Québec .....\$1.00

portraits de colonisés: deux numéros doubles sur les aspects vécus de la colonisation au Québec .....\$1.50

Entourez d'un cercle les prix des séries ou numéros demandés et envoyez le tout à

Revue parti pris, case postale 149, station N, Montréal, au Québec

nom .....

adresse .....



